REVOLUTION NATIONALE ET CAPTIVITÉ ROMANTIQUE

Souvenirs par Robert Brasillach

LORSQUE, au début de juillet 1940, le *Frontstalag* nous abrita, nous étions donc sans nouvelles depuis l'armistice et les étonnants racontars qu'il faisait naître déjà. Au camp, point de journaux, sauf, au bout de peu de jours, une petite feuille allemande que je n'ai jamais revue par la suite, et qui devait être pendant un mois à peu près notre unique source d'information. On prétendait bien qu'il y avait des postes de radio clandestins (on ne nous avait enlevé que nos armes, nos appareils photographiques, et laissé notre argent et tous nos objets personnels), mais la vérité m'oblige à dire que je n'ai jamais su si c'était exact. Le petit journal se nommait *Der Allemane*, on le vendait sur la grand' place vers midi, et c'est là que nous suivîmes, à l'aide des camarades qui parlaient l'allemand, l'histoire lointaine de notre pays. Chaque jour, j'allai trouver Raymond Laurent devant l'église, et il me racontait ce qu'il avait lu. J'apprenais vite moi-même d'ailleurs à savoir regarder le journal et à me faire traduire ce qui m'intéressait au premier abord. Par les semaines alternées de pluies et de jeunes soleils, au delà des fossés et des remparts, nous regardions monter, à travers les grillages d'une langue qui n'était pas la nôtre, cet étrange pays qui s'appelait la France.

Connaissance de la France

La France... c'est notre terre étrangère, plus encore que l'Allemagne, et notre grand souci.

Je me souviens du jour où nous avons appris par *Der Allemane*, en quelques lignes succinctes, que la flotte anglaise avait attaqué la flotte française près d'Oran et fait douze cents victimes. On ne tenta auprès de nous aucune propagande à ce sujet, on ne nous en informa point officiellement. Seulement, ces quelques lignes, et l'annonce que le gouvernement français « aurait », en signe de protestation, ordonné le bombardement de Gibraltar. La nouvelle, aux débuts de juillet, pour des esprits et des cœurs blessés par la défaite, paraissait si énorme que la plupart la jugeaient impossible. Je ne suis pas sûr qu'il y ait eu, à ce moment-là, sur cinquante mille prisonniers, plus d'une centaine à y avoir cru.

— Invention de la propagande allemande ! ricanaient presque tous.

J'affirmais pour ma part que je trouvais la chose tout à fait plausible. Mais on ne voulait point croire à l'attitude de l'Angleterre, et ceux qui, il y a quelques mois, étaient les premiers à se moquer d'elle et de ses secours insuffisants, subitement mettaient tout leur espoir dans ses armées. L'homme est rarement logique, et il lui en coûte de considérer qu'une situation désastreuse est un fait.

Il nous faudrait attendre quelques jours avant d'être tout à fait certains de ce fait extraordinaire qui nous frappa de stupeur, et je ne serais pas étonné si, encore aujourd'hui, il n'y avait pas un certain nombre d'esprits forts pour penser que la bataille de Mers-el-Kébir n'a jamais eu lieu.

Mais nous sommes si privés de nouvelles directes que nous nous faisons des inquiétudes qui n'ont pas d'objet. On nous aurait dit, à ce moment-là, que le kilo de pommes de terre valait 300 francs et que le pain valait 100 francs, nous l'aurions cru. Et non seulement nous l'aurions cru, mais nous le craignions. Le seul numéro d'un journal en français que nous avons eu entre les mains est un journal de Besançon, imprimé sur un quart de feuille. Nous l'avons dévoré, heureux d'apprendre que le bachot aurait lieu en août, que le tribunal avait infligé des condamnations pour infraction aux règlements sur les bicyclettes, que les chemins de fer fonctionnaient puisqu'il y avait eu un accident dans la région, heureux de lire le prix des légumes, le rationnement du pain. Il y avait donc une vie en France, si malaisée fût-elle.

Pourtant, la plupart d'entre nous ne savaient rien des leurs. Les Méridionaux étaient à peu près tranquilles, sans doute. Mais il n'y avait pas chez nous seulement des Méridionaux. Il y avait des gars du Nord sans nouvelles depuis le 10 mai et qui, parfois, n'en auront pas avant novembre. Il y avait tous ceux qui étaient sûrs que l'exode avait précipité sur les routes de France leur famille vers des havres inconnus, en Bretagne, en Périgord, plus loin encore, et qui ne savaient si elle était arrivée au but. La dernière France dont nous avions eu la pensée directe était cette France des messages officiels, sillonnée de réfugiés, jetée sous le ciel de juin à la dérive. Cette France, c'était la nôtre. Et soudain, quelques nouvelles nous apprenaient qu'il y avait un ordre, un gouvernement, une session à Vichy, des lois. Tout cela nous apparaissait dans une brume, et nous ne savions pas comment relier ces deux Frances. Nous ignorions presque tout, alors, des négociations de l'armistice, et même de son texte, du départ du dernier gouvernement républicain. Le journal annonçait, par erreur, que Paul Reynaud était mort dans un accident d'auto, et le démentait le lendemain. Toutes ces nouvelles confuses frappaient la nuit comme des éclairs. Ce qui nous paraissait le plus net, c'est qu'on instaurait en France un régime dont les journaux allemands parlaient avec une curieuse sympathie, et que nous imaginions déjà, tant notre espoir était prompt, beaucoup plus assuré qu'il ne l'était.

— Pas tous, plaisantait l'un de nous. Je connais un de nos camarades qui, lorsqu'il apprit que le mot de « République » avait disparu des textes officiels, s'est couché pour la journée.

Et c'était vrai. Mais nous nous passionnions, nous discutions, nous nous arrachions *Der Allemane*, même ceux qui, comme moi, ne savaient pas l'allemand, nous commencions à entrevoir d'étranges possibilités de redressement. Je me livrais à des matches de plaisanteries et d'injures avec ceux de mes camarades qui croyaient aux avions anglais et à l'immédiat secours américain. C'étaient les temps de la confusion, sans doute, mais je m'aperçois que nous n'étions pas si mal informés et que nous n'avons guère fait de progrès depuis.

J'écrivais tous les jours, au hasard, tantôt à Sens, tantôt dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour le prier de transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur en France, qui donnerait mon adresse aux miens et à mes amis. La réponse de l'ambassadeur à Berlin est la première lettre que j'aie reçue en captivité, quelques jours après, prompte, courtoise et charmante. Mais, vers la fin du mois, un beau soir chaud et lourd, on me remit trois lettres ensemble, sur lesquelles je reconnus tout de suite des écritures qui m'étaient chères, et que pourtant je demeurai un moment sans oser ouvrir. Puis, je me décidai. Plus heureux que beaucoup d'autres, j'ai pu quitter le *Frontstalag* complètement rassuré sur les miens et, qui plus est, leurs lettres étaient longues, complètes, et non point vides comme les lettres de beaucoup qui n'osaient point parler de ce qui se passait. Ma famille était réunie tout entière dans le village de mon enfance, au bord de la mer : mon petit neveu, qui avait trois mois, jouait dans le sable doré où j'avais joué moi-même, et tous les paysages de là-bas avaient l'air pacifiques et riants. Chacun allait d'ailleurs regagner bientôt les pays occupés — puisqu'il y avait une France occupée et une France non occupée — dès qu'on aurait distribué l'essence nécessaire, ce qui n'allait pas tarder. L'exode s'était fait dans un calme relatif, avant les grandes bagarres sur les routes, et on me le racontait de façon plutôt pittoresque. On venait de recevoir une carte de moi, par la Croix-Rouge ou par une autre voie, donnant mon adresse et disant simplement que j'étais bien portant. Et je scrutais ces lignes de ma mère, de ma sœur, de Maurice, comme si elles allaient me révéler tout l'avenir.

Elles me révélaient beaucoup de choses. Plus tard, j'ai retrouvé les lettres échangées entre les miens et nos amis dans la première quinzaine de juillet : quel passionnant roman ! Toute la France s'était perdue et se cherchait. On interrogeait le ciel et la terre pour avoir des nouvelles. Peu à peu, elles affluaient : le paysage amical et familial se reconstituait. J'ai ainsi retrouvé un télégramme de Xavier Vallat donnant l'adresse de Charles Lesca et d'Alain Laubreaux internés au camp de Gurs, dans les Pyrénées, et les lettres que Maurice leur avait écrites après leur départ, lettres renvoyées du camp au « consulat d'Espagne » à Pau, qui les avait retournées à l'expéditeur. Car mes amis étaient sortis de prison, sur ordre du maréchal Pétain, avec un non-lieu éclatant, après vingt-cinq jours de détention, d'un camp de Rouges espagnols. Je l'apprenais avec soulagement : encore ne saurais-je qu'un mois plus tard, par une coupure de *Gringoire*, qu'un de leurs coïnculpés avait été assassiné par un garde mobile dans une colonne, et que c'était ce Thierry de Ludre que je ne connaissais pas, mais qu'on avait peut-être arrêté en attendant de m'arrêter moi-même.

Où étaient mes autres amis ? Henri Bardèche, rescapé des Flandres, attendait sa démobilisation. Pierre Cousteau était prisonnier. José Lupin, malade, évacué depuis trois mois d'hôpital en hôpital, perdu par sa famille, l'avait enfin retrouvée en Limousin. Plusieurs autres, prisonniers, selon toute vraisemblance. Henri Poulain dans l'Ariège. *L'Action Française* à Limoges. Georges Blond interné en Angleterre, avec les bateaux qui avaient quitté Brest en juin. Je pensais surtout à lui avec désolation : je ne voyais pas pour lui de libération possible, dans cette étrange situation qui était la sienne. Mais enfin, autant que nous pouvions savoir, point de morts. Je pensais à *Je Suis Partout* avec tant d'allégresse que j'imaginai dès ce moment-là que le jour où notre journal pourrait reparaître, nous ferions un numéro spécial où nous raconterions nos captivités, les uns aux mains des Allemands, l'autre dans celles des Anglais, les autres dans les prisons de la République. Nous en avons fait, dix-huit mois plus tard, non point un numéro, mais une réunion publique.

Enfin, la lettre de Maurice me racontait les débuts de la Révolution nationale. Elle me décrivait les journaux d'alors, remplis de petites annonces de beaux-pères cherchant leurs gendres, de Juifs cherchant leurs associés, de familles dispersées qui voulaient se réunir. Elle me résumait de façon succincte le changement de régime qu'elle comparait au régime espagnol, l'Assemblée nationale réunie à Vichy le 10 juillet, la Chambre de Front populaire votant le fascisme et les pleins pouvoirs au maréchal Pétain, Pierre Laval prenant en main le gouvernement, le dernier président de la République, Albert Lebrun, donnant sa démission. Confirmant aux yeux des plus incrédules les nouvelles données par *Der Allemane*, Maurice me disait que les Anglais avaient attaqué notre flotte à Mers-el-Kébir. Il était parfaitement exact que nous avions, en représailles, bombardé Gibraltar. Je me rappelai avec amusement qu'Henri Prado-Gaillard et moi, tout au début de juillet, et avant même de connaître l'affaire d'Oran, nous avions imaginé, afin d'ajouter un « bobard » de notre cru à tous ceux qui couraient le camp, d'annoncer en grand secret que Français et Espagnols allaient attaquer le Roc. Personne, je dois le dire, ne nous avait cru. Ma foi, c'était pourtant presque vrai.

On me disait aussi qu'il n'y avait pas de beurre, que les trains mettaient deux jours pour aller de Perpignan à Vichy, que les pêches, faute d'exportation, valaient un franc le kilo, qu'elles étaient superbes, que des milliers de réfugiés campaient sur la plage, que Geneviève Tabouis, Buré et Pertinax avaient formé un pseudo-gouvernement avec de Gaulle à Londres, qu'il y aurait un statut des Juifs et que, conformément à la prédiction de Maurras, le juge Beteille qui m'avait interrogé était chargé d'instruire le procès des responsables de la défaite, c'est-à-dire de Mandel.

Je montrai cette lettre précieuse à beaucoup de gens. Mon colonel, qui logeait à dix maisons de moi, me demanda ce qu'on m'annonçait. Je courus chez tous mes camarades, la lire chez le charron ou chez le boucher, en faire des extraits pour chacun. C'était le premier rapport complet que nous ayons, de source française, sur ce qui se passait en France. Les républicains, voyant leurs pires craintes confirmées, en eurent la jaunisse, d'autant plus que *Der Allemane* annonçait que le comte de Paris aurait sûrement une action politique et déclarait qu'il n'était pas un ennemi de l'Allemagne. Quant à nous, fascistes pleins d'illusions, nous fîmes comme tous les Français, avec en plus l'excuse de la captivité, nous crûmes à la Révolution nationale pour au moins deux mois.

La seule nouvelle supplémentaire — et fausse — qui nous arriva à ce moment fut celle d'après laquelle on avait réuni au camp de la Courtine cinq mille officiers accusés d'avoir abandonné leurs troupes. Le nombre infime des officiers prisonniers par rapport aux soldats, nombre certainement inférieur des trois quarts à ce qu'il aurait dû être, prouve que, malheureusement pour l'honneur de l'armée, on n'aurait pas mal fait d'agir ainsi. Parmi les officiers et les hommes à ce moment-là, je puis assurer en tout cas que peu de nouvelles furent plus populaires que celle de cette instruction qui n'a jamais eu lieu.

Les messages d'alors ont eu quelque chose d'unique. Les premiers envois avaient été des colis de victuailles. Sans compter qu'ils furent bien accueillis, ils prouvaient déjà qu'on avait reçu une adresse, et l'on reconnaissait sur l'étiquette une écriture chère. Puis vinrent les lettres. On se transportait en corps chez ceux qui en avaient reçu, pour tâcher d'avoir quelque vue d'ensemble. La plupart, bien entendu, ne donnaient que des nouvelles personnelles, renouaient dix fils interrompus. Mais d'un détour de phrase où construisait un monde. Si l'on était allé, à telle date, de Béziers à Montpellier, c'est donc que les trains marchaient. Si l'on avait entendu telle nouvelle à la radio de Vichy, c'est donc qu'il y avait une radio française, chose que nous croyions interdite. Ainsi commençait cette longue et patiente exégèse du courrier qui fera l'essentiel de l'occupation du prisonnier, et qui, d'un mot ou d'une virgule, parfois sans intention, fait sortir tout un univers.

Grâce à ces lettres, notre connaissance lointaine de la France prenait un peu plus de poids, un peu plus de sens. Qui nous aurait dit qu'un jour la France serait pour nous un objet d'études, comme un pays étranger, connu seulement par les ouvrages de ses écrivains, par les récits des voyageurs, par les lettres, par les journaux ? C'était notre cas désormais, et je ne suis pas sûr que, pour connaître la France vraiment, il ne faille pas s'être trouvé dans cette position d'exilé studieux, de reconstructeur patient qui, à force d'hypothèses et de récits de seconde main, finit par se faire une idée assez juste, assez plausible, de cette contrée qu'il a visitée jadis, mais où tout a changé, les formes du gouvernement et de la vie, les mœurs, et parfois jusqu'aux habitudes du langage...

Bourgeois et prolétaires

En attendant, je regardais faire ceux qui m'entouraient avec parfois quelque surprise. Dans le désastre, beaucoup n'abandonnaient rien de leurs prérogatives, de leurs préjugés. J'ai vu quelques officiers d'active se montrer durs envers les hommes, et même ils y mettaient une sorte de hargne comme s'ils les rendaient responsables de la défaite. Il est vrai que sur notre balcon nocturne nous entendions aussi, sans être vus, des mauvaises têtes parler dans le jardin, expliquer que les officiers français étaient responsables de l'insuffisance alimentaire, et tout faire pour dresser contre eux une majorité de braves garçons qui n'y voyaient pas si loin. Peut-être était-ce une « cellule » bien dressée par Moscou. Seulement, comme toujours, les fautes bourgeoises me choquent plus que les fautes prolétariennes, car les bourgeois ont reçu l'éducation et prétendent à être des chefs.

Je trouve nos hommes dans l'ensemble beaucoup plus doux, beaucoup plus corrects, qu'on n'aurait pu le craindre. Cela est arrivé, dans les défaites, de voir les soldats se rebeller contre leurs officiers. Ici, rien de pareil, et je ne songe pas à me choquer s'ils ne nous saluent pas à chaque pas dans la rue. Ils sont familiers, d'une familiarité qui me plaît, qui est digne. Parfois, obscurément, je me dis qu'ils pourraient nous en vouloir. De quoi ? Je ne sais pas, mais ils pourraient. Ils ne nous en veulent pas, ils savent que notre sort n'est pas meilleur que le leur, et le bruit a même couru avec insistance qu'ils pourraient être libérés avant nous. Cela, en effet, n'est pas invraisemblable. Alors, il nous regardent comme des compagnons de malchance, qui seront peut-être, malgré l'apparence, plus malchanceux qu'eux-mêmes. Ils ne se souviennent plus de la scandaleuse disproportion de confort et de vie qu'il y a eu, durant la fausse guerre de huit mois, entre l'officier et le soldat. Peut-être la trouvent-ils naturelle. Ils ont confiance, au contraire, ils viennent à nous, ils nous demandent d'écrire des lettres, de faire des demandes, parfois touchantes d'absurdité, à la Kommandantur, et, comme dans tous les cas de gêne ou de danger, ils offrent leur gentillesse et leur candeur. Rien au monde ne peut me toucher plus, moi aussi, que ce don, fruit précieux des guerres. Quelques-uns de ceux à qui il est fait en sont dignes — si jamais un homme en est digne. Certains ne le soupçonnent pas, même parmi les officiers d'active (faut-il écrire : surtout ?) et j'entrerais dans des rages folles quand je vois certains imbéciles galonnés brandir encore de vieilles idées sur le boutonnage de vareuses à droite et à gauche et autres fariboles. Il faut songer que j'ai vu des garçons presque nus, faits prisonniers avec une culotte et une chemise, sans vareuse, et que plus tard, j'ai vu des aviateurs en shorts, à qui des officiers supérieurs possesseurs de cinq cantines pleines n'auraient pas offert un pantalon ni un chandail ! J'ai beaucoup regretté, par la suite, qu'il y ait eu si peu de soldats dans les camps, et qu'on ait séparé d'eux les officiers. Je crois que les uns et les autres auraient gagné à rester ensemble. Cela s'est fait, d'ailleurs, en certains cas, un peu plus tard, avec les « officiers de confiance » des camps de soldats.

Allemands et Français

Des Allemands, dans ces premiers jours, je n'ai rien à dire. On n'en voyait pour ainsi dire jamais. Simplement, deux ou trois fois par jour, une petite troupe traversait la ville de part en part. En rangs, au pas cadencé, ils chantaient. Pour beaucoup de Français, c'était un étonnement de découvrir les beaux chants graves de l'armée allemande, leur lenteur, la perfection de ces chœurs d'hommes. Toute la rue se mettait aux fenêtres, avec la belle badauderie française, sans hostilité, simplement par une curiosité jamais lassée. Et puis, nous ne les voyions plus. Il y avait une Kommandantur installée dans une ancienne caserne, et les « autorités » françaises du camp avaient certainement des rapports avec elle. Mais cela ne descendait jamais jusqu'à nos humbles échelons. Nous étions seuls, étonnamment libres dans notre enceinte fortifiée, nous pouvions aller nous promener sur un coin des remparts, goûter le juillet mêlé de pluie et de soleil, et, parfois, d'une journée entière, nous aurions pu ignorer notre état, n'était le drapeau à croix gammée qui flottait sur un ou deux édifices. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il ait existé, à ce moment-là, beaucoup de camps du genre du nôtre, car il n'y a évidemment pas eu beaucoup d'endroits où l'on a pu trouver une ville déserte propre à recevoir cinquante mille hommes dont plusieurs milliers d'officiers.

Aussi nous n'avons personne d'autre à découvrir que nous-mêmes. Il ne doit pas en être de même, bien sûr, des quelques soldats qui vont déjà travailler à l'extérieur, voire dans l'Allemagne de l'intérieur. Il en est revenu déjà un contingent au bout de quize jours, ils étaient contents, ils avaient été bien traités, bien nourris. Nous les avons écoutés avec attention. Nous regardons toujours l'Allemagne — au moins la plupart d'entre nous — comme un étrange pays mystérieux, plus lointain que la Chine, plus inconnu — et que, bon gré, mal gré, il faudra bien apprendre, justement, à connaître.

Un jour, les prisonniers ont reçu l'autorisation de sortir de la ville, par groupes. Je n'ai pas profité de la permission, pour laquelle on a établi un roulement, et qui excite fort la plupart de mes camarades. Plus tard, quand je connaîtrai les barbelés, je ne dis pas le contraire, on peut éprouver le besoin de sortir. Dans le premier de mes camps, je ne me sentirai pas moins prisonnier à l'extérieur qu'à l'intérieur de la ville. Roger Gaillochet est sorti une fois, il m'a rapporté des pommes que je ferai cuire pour notre repas du soir. Au retour il a vu une Américaine de la Croix-Rouge, une dame à cheveux gris, entourée de centaines d'hommes, sur la place.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Rien du tout, bien sûr. Elle est chargée de venir inspecter l'état sanitaire, qui est excellent. On l'a pressée de questions, comme si elle savait la date de la libération. Elle ne sait rien, naturellement. Elle dit que cela ne va pas mal en France, que les gens rentrent à Paris, que le coût de la vie n'a pas trop augmenté. Mais tout le monde parle d'elle. Et déjà il y a dix récits contradictoires de sa visite, plus beaux les uns que les autres.

Je rendais visite aux uns et aux autres. Il circulait dans la ville un remarquable article de la *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 30 juin qui résumait la campagne de France et nous apprenait beaucoup de choses que nous ignorions. Il circulait aussi la copie des clauses de l'armistice, enfin intégrale, où nous tiquions beaucoup sur la phrase où il était dit que les prisonniers resteraient en captivité jusqu'à la signature de la paix. Ainsi coulait la vie. Il y avait dans la maison de Madame Juge une salle de bains avec de l'eau courante froide, de quoi se distraire à faire la cuisine, des livres. J'écrivais sur le beau papier bleu à en-tête du Tribunal cantonal une pièce sur *Bérénice* que j'avais envie d'écrire depuis la classe de seconde, fondée sur les deux faits historiques que Bérénice était Juive et qu'elle avait quatorze ans de plus que Titus. La fameuse rupture a été en somme la conclusion logique d'une liaison trop longue entre un Chéri et une Léa, en même temps qu'un drame de la race. J'avais déjà écrit, pendant mon service militaire, une pièce sur Domrémy pendant que Jeanne n'y était pas. En somme, mon épisodique carrière dramatique ne se poursuivait que tous les sept ans et sous l'uniforme.

Le soir, en face de nous, indifférentes au *black out*, les fenêtres de la Kommandantur brillaient dans la nuit au delà du jardin. Des odeurs d'arbres venaient à nous, et nous bavardions, couchés sur le balcon de bois, sous les étoiles captives.

Provinces et races

Au théâtre, comme sous les arbres de la place, je puis noter encore que les provinces avaient tout de suite servi de lien entre les prisonniers. Liées par quelques vers faciles, Roland Dorsay avait rassemblé les chansons que tout le monde connaît, pour évoquer les terres natales. Elles ne sont pas toutes de même prix, bien sûr, et le folklore naturel s'y mêle aux rengaines modernes. Mais tout cela a son charme, qui fait surgir dans la vieille salle de patronage la Bretagne, la Normandie et la Provence, sur le rythme des mélodies aisées. Comme il y a ici pas mal de chasseurs pyrénéens, les provinces du Sud sont assez bien servies. Les Catalans sont d'ailleurs les seuls, ce qui m'étonne, à chanter dans leur langue, soit les classiques de leur folklore, soit des chansons plus neuves mais allègres, mais colorées et ravissantes, que toute la ville, pendant quelques jours, s'essaiera à siffloter dans les rues. Depuis, dans plusieurs camps, je sais qu'il en a été de même, et pour ainsi dire dans tous. C'était une idée toute naturelle : elle était gracieuse, et dans les premiers jours, le retour aux souvenirs de la terre et de l'enfance, par ces chansons pas toujours justes, par ces chœurs un peu maladroits, a été à tous, sur les routes de l'exil, plus précieux qu'on ne saurait croire.

Un beau jour, nous avons fini pourtant par quitter cette ville, qui ne nous avait pas été trop dure. On parlait de l'évacuer dès le milieu de juillet. Certains, toujours bien informés, prétendaient qu'on voulait en faire un camp de concentration pour Juifs. D'autres qu'il fallait la rendre aux civils. Une recrudescence de paperasse s'empara du « commandement » français que dirigeait un général d'aviation. Il s'agissait de savoir qui partirait les premiers. On décida que ce seraient les célibataires, les mariés sans enfants. Comme si rester un jour ou deux de plus était un avantage. En tout cas, les « autorités » en étaient persuadées, et manœuvrèrent pour rester jusqu'au bout dans la ville.

On demanda aussi de désigner les Juifs. Il y en avait quelques-uns dans le camp, que l'on voyait errer tristement, le nez penché. Allait-on les mettre dans un camp spécial ? Le bruit en courait. Les « états » portèrent la trace de fort peu de Juifs, car tous étaient miraculeusement devenus chrétiens. Il y en eut même qui allèrent trouver les aumôniers, catholiques ou protestants, pour se faire baptiser *in extremis* : les aumôniers leur répondirent gravement qu'ils devaient d'abord se faire instruire des vérités de la religion chrétienne. Certains chefs de corps, plus énergiques que d'autres, firent venir quelques Lévy, Cohen et Krumbach, qui ne s'étaient point fait connaître comme israélites, et leur tinrent le langage suivant :

— Que vous soyez Juifs ou non, ça ne me regarde pas. Mais les Allemands peuvent croire que je veux dissimuler votre qualité, ce qui pourrait nuire aux camarades. Donc, je veux être couvert. Vous allez me signer un papier attestant sur l'honneur que vous n'êtes pas Juifs de race, vous m'entendez bien, de race. Ce sera affaire entre votre conscience et vous. Je m'en lave les mains, comme disait Ponce Pilate.

Deux ou trois signèrent ce que l'on voulut. D'autres, profitant de la perte de leurs papiers d'identité (parfois ils venaient de les brûler), transformèrent leur nom. On fit gorge chaude trois jours d'un Dreyfus nommé soudain Trépied. D'ailleurs on devait s'apercevoir par la suite que toutes ces craintes étaient vaines, et que les Juifs étaient mêlés aux Français dans les camps, et traités exactement comme eux.

Départs

Mais les bruits ne manquaient pas. Puisqu'on partait, dans quelle direction était-ce ? L'espoir était si vivace qu'on ne pouvait manquer de croire au départ pour la France. On précisait même le lieu : le Valdahon. D'aucuns disaient Mourmelon. En tout cas, un camp de démobilisation. On ne savait plus qui avait lu dans on ne sait plus quel journal que les bistros seraient fermés en France du 1er au 15 août : preuve évidente qu'on voulait éviter les excès dus à la joie du retour. Et puis, lorsque le premier contingent quitta la ville, un matin, des hommes avaient capturé une hirondelle au nid. L'hirondelle revient toujours chez elle. Ils la relâcheraient avec un ruban rouge s'ils prenaient le train pour l'intérieur, un ruban bleu s'ils le prenaient pour l'Allemagne. Le lendemain, le bruit courait que l'hirondelle était revenue avec un ruban rouge. L'excitation était vive.

Pour moi, je ne savais rien. Les aumôniers venaient de partir, rendus à leur pays à la fin de juillet : je chargeai le mien de nouvelles pour Paris, dont il s'acquitta avec une amicale ponctualité. Chaque jour, on venait libérer des postiers, des agents des chemins de fer, même des avocats de la S.N.C.F. Une agréable fièvre naissait de ces départs, et de plus agréables illusions encore. Trop fataliste pour chercher à deviner les événements, je préférais laisser venir à nous, pieusement, ces illusions agréables, dont je me déclarais publiquement partisan sans discussion. C'était plus simple. On rendait les appareils photographiques confisqués à l'entrée à la caserne : était-ce donc pour nous les reprendre en Allemagne ? Il y avait bien de mauvais plaisants qui prétendaient que nous allions descendre le Rhin en péniche : mais ce détail cocasse prouvait bien la mauvaise qualité de leur invention. Deux jours plus tard, nous découvrîmes qu'ils étaient les seuls bien informés, puisque nous descendions le Rhin jusqu'à la frontière hollandaise dans les petits vapeurs à roues des compagnies de tourisme.

Un beau jour, le 31 juillet, à midi et demie, nous partîmes avec quelque douze cents hommes. Par un décret et un choix des puissances suprêmes, je partais avec quelques-uns de ceux que j'avais appris à connaître, et qui seraient parmi mes meilleurs amis, Roger Gaillochet, André Lemarchand, le petit Barraud. Henri Prado-Gaillard était avec nous. J'abandonnais Marcel Maysounave et Raymond Laurent, mes deux camarades de Normale, mais je retrouverai ce dernier à Sœst en Westphalie, trois mois plus tard.

Nous emportions notre bagage sommaire, et je retrouvai dans la colonne le chauffeur de la Victorine, toujours de bonne humeur. J'avais ma couverture blanche, et le sac russe emprunté jadis à Jean Effel. Il faisait beau. On venait de prétendre que quelques centaines de milliers d'Allemands s'étaient noyés en essayant de traverser la Manche, et que les drapeaux étaient en berne sur tous les édifices publics. Toutefois, celui de la Kommandantur claquait normalement aux souffles de l'été. Irions-nous décidément vers la liberté, ou vers des enclos définitifs de la captivité ? Nous verrions bien. Ailleurs, en France, commençait une incertaine et bizarre aventure, celle qui se baptisait la Révolution nationale. Nous en avions eu les premiers échos : en connaîtrions-nous jamais la suite ? En attendant, je faisais confiance avec nervosité à l'avenir. Nous franchissions déjà les défilés fortifiés. Nous avions maigri. Nous étions jeunes. Je quittais sans hostilité les quatre semaines que j'avais passées là, d'une couleur si différente de ce que je pourrais connaître par la suite. J'avais terminé l'étrange périple qui, des premiers jours de juin à la fin de juillet, m'avait mené des prisons de la République aux camps de l'armée allemande, à travers les péripéties sans gloire de la retraite, et tandis que me parvenaient de façon bien assourdie les événements immenses dont notre pauvre patrie subissait les coups. Tout cela se tenait et formait un ensemble bizarre, noir et gris sous le soleil d'été. Nous allions maintenant vers des destins plus normaux et plus réglés. Notre captivité romantique était terminée.

Le monologue du coiffeur

CE n'était pas une boutique bien luxueuse. Mais, de la rue, elle avait pourtant un air avenant, avec sa devanture garnie de réclames en couleurs qui vantaient les vertus d'une lotion capillaire et la sûreté des lames Gillette.

Je m'étais installé dans le fauteuil rituel et j'avais tourné les pages de l'inévitable « Miroir des Sports ». Puis le patron coiffeur, au hasard des commentaires sur les courses de demi-fond, s'était montré liant et volubile, et nous avions parlé de nos métiers.

■ ■

On n'attache pas assez d'importance à notre profession, me dit-il. Pourtant, voyez la quantité de gens qui viennent dans mon magasin. Les clients parlent facilement, ils disent : « Henri, fais-moi une friction quinine », et puis ils racontent ce qu'ils savent, et me demandent mon avis. Car je coupe les cheveux à trois journalistes, j'ai des employés de la mairie du Xe qui viennent se faire raser chez moi, et un brigadier de police. C'est vous dire que je sais à peu près ce qui se passe partout. Eh bien ! le gouvernement aurait pu se dire : les coiffeurs ont de l'importance, il faut bien organiser leur profession — pensez-vous !

Tenez, moi qui vous parle, je suis un vieux syndicaliste. Mais je n'ai jamais été Front populaire. Toutes ces agitations communistes, cela mettait du désordre. Les congés payés, oui, c'était quelque chose de bien, mais les communistes n'y sont pour rien. Eh bien, en 36-37, je travaillais avec Bagnaud, de la Confédération des patrons-coiffeurs, et on luttait fort contre les gens de Moscou qui avaient fondé la Fédération des ouvriers coiffeurs. Leur président, c'était un franc-maçon, Gestalder, un petit bonhomme teint, qui a un salon rue Saint-Denis, tellement sale et minable qu'il ne faut pas être dégoûté pour y entrer. Il était suivi de toute une clique de gens riches et décorés, qui se moquaient bien du métier, et voulaient seulement devenir importants, et se faire élire à tous les postes, en promettant le pain, la paix, la liberté, et je ne sais quoi de plus.

Que pensez-vous que l'on ait fait de tous ceux-là ? Moi, Monsieur, je vous le dis, si j'avais été le gouvernement, je les aurais mis en prison. Mais quand il s'est agi d'appliquer la Charte du travail, on a créé la famille professionnelle de l'Hygiène et le « Journal officiel » (celui du 25 juillet 42, je l'ai gardé) a publié la liste des membres de la commission. Voulez-vous savoir de qui elle se composait? Rambaud, Gestalder, Magnien, Petit, Lhuillier, Lebègue, etc..., toute la clique enfin.

Tenez, je prends le premier — René Rambaud, président du bureau. Deux mois après sa nomination, le même « Journal officiel » le dénonce comme orateur de la Loge « La Clémente Amitié ». Vous ne le connaissez pas? Il tient le plus important salon de Paris, rue Saint-Honoré, près de la rue Royale. Il a des dizaines et des dizaines d'ouvriers. De temps en temps, il fait une mise en plis lui-même, pour soigner sa popularité, mais il s'occupe plutôt du ravitaillement en huile et en brillantine. Il y a même des gens qui disent que le ministère l'a condamné à des centaines de milliers de francs d'amende pour marché noir. Et cela ne m'étonnerait pas.

Rambaud, moi je l'ai connu quand il était tout jeune. Mais il faisait déjà l'important. Il n'avait pas vingt-cinq ans, quand il se fit élire secrétaire général du syndicat. Mais il abandonna bien vite les ouvriers qui ne l'aimaient pas. Une preuve? Sa maison fut la première à être occupée à l'époque des grèves de 36. C'est lui qui créa l'Internationale de la Coiffure, dont tous les chefs étaient juifs et francs-maçons. Et Gestalder n'était que son homme de paille à la Fédération des ouvriers coiffeurs du Front populaire. C'est cet homme-là que Zay avait nommé inspecteur de l'enseignement technique et président de l'école ouvrière de la rue Darboy. Aux distributions de prix, il chantait l'« Internationale », et nous nous souvenons tous du scandale qui eut lieu parce qu'il avait quêté pour l'Espagne rouge. Notez bien qu'il est toujours directeur de cette école, qui est un foyer communiste camouflé en centre de jeunesse. J'ai voulu y envoyer mon fils, mais il n'y est pas resté plus de deux jours. À chaque récréation, il devait crier : « Vive de Gaulle ! »

Et Magnien ne vaut pas mieux. Son frère était rédacteur à l'« Humanité ». Lui-même faisait des brochures pour expliquer aux ouvriers quelle est la meilleure manière de se débarrasser des patrons... définitivement. Il administrait — que dis-je, Monsieur, il administre toujours — l'école de la rue Darboy, et les professeurs qu'il choisissait étaient tous Juifs. J'en ai eu la liste un jour, il y avait un Glaubermann, un Merotaniau, un Lazjerovitch, et beaucoup d'autres. Et mon fils m'a dit qu'ils n'étaient pas tous partis.

Vous voyez qu'on est bien loti. Et ces gens-là proposent au ministre la liste des membres des syndicats uniques, dont nous dépendons tous. On va donc nommer uniquement des amis à eux, c'est-à-dire des francs-maçons et des communistes. Pour la Seine, c'est déjà fait.

Avant guerre, quand on était sous la démocratie, on a peine à le croire, n'est-ce pas, mais chez nous, ça marchait mieux. Moi, par exemple, je dépendais de la Confédération, qui n'était pas Front populaire, et j'avais des camarades qui étaient indépendants. Maintenant, les syndicats uniques ont la puissance légale. Nous sommes soumis à eux forcément, et ils vont être composés d'hommes hostiles au gouvernement du Maréchal.

Alors, que voulez-vous ! on ne comprend plus.

C. M.

AIX-LES-BAINS
LE BERNASCON
Le meilleur hôtel dans la plus belle situation. — Table soignée. Ravitaillement assuré. — T. 5-58.

COURS FRADIN
BACCALAUREATS
Examens de passage
COURS DE VACANCES
Rentrée 17 août
85, rue Lauriston — Klé. 97-97

Gagner du temps et de l'argent ? -- C'est facile !
Il suffit de lire en dernière page la « PETITE PUBLICITE »

La Vieille Maison de France
Georges et Gaston
GUÉRIN
10-12-14, Fg St-Antoine
MEUBLES - DÉCORATION

OFFICIERS MINISTÉRIELS

ERRATUM à l'insertion parue dans le numéro de « Je Suis Partout » du 25 juin :
— Adj. Chambre Notaires, 20 juillet par Me Corpechot, not., 93, r. St-Lazare, 2e lot, Propriété à la Garenne-Colombes, lire : contenance 1.291 m2 au lieu de 121 m2.

Et. de Me TOUSSAINT, avoué à Versailles, 98, boulevard Reine. Vente sur licitation au Palais de Justice de Versailles, le 29 juillet 1943, à 14 heures.

PROPRIÉTÉ À VAUCRESSON

(S.-et-O.), « L'Hermitage de la Feuillée ». Mise à Prix : 250.000 francs. S'adr. à Mes TOUSSAINT, Johanet, avoués à Versailles ; Me Muel, notaire à Saint-Cloud; et sur les lieux. Autorisation préfectrale nécessaire. Loi du 16 novembre 1940. S'adresser Me TOUSSAINT avant la vente pour ladite autorisation.

Etude Me TOUSSAINT, avoué à Versailles, 98, boulevard de la Reine. Vente sur licitation en 2 lots avec faculté de réunion, au Palais de Justice de Versailles, le 29 juillet 1943, à 14 heures.

DEUX MAISONS DE RAPPORT à RUEIL-MALMAISON

Rue du Château, n° 23.
Mises à Prix: 370.000 et 80.000 francs. S'adr. Mes TOUSSAINT, Drappier, avoués à Versailles ; Me Radet, notaire à Rueil-Malmaison; et sur les lieux. Autorisation préfectorale nécessaire. Loi du 16 novembre 1940. S'adresser Me TOUSSAINT avant vente pour ladite autorisation.

ERRATUM. — Pour la vente au Palais de Justice à Paris du 17 juillet 1943, à 14 h., en 5 lots, d'Immeubles à Paris et à Riva-Bella (Calvados), lire : s'adresser à Me Fernand BERTIN, avoué à Paris, 18, rue Duphot, au lieu de Me Fernand BOCHU.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le 29 juillet 1943, à 14 heures, EN TROIS LOTS

1er lot : **UNE VILLA** lieudit « Grand Champ » ou « Grande Verchère », commune de Genelard (S.-et-L.). Contenance : 3 hectares environ.
FERME dite « Petit Domaine de Chavanne », commune de Genelard S.-et-L.). Contenance 41 Ha. 95 a. environ.
FERME dite « Gros Domaine de Chavanne », commune de Genelard (S.-et-L.). Cce 49 Ha. 32 a. 78 ca. environ.
Mise à Prix : 2.315.000 francs.

2e lot : **BOIS** dit « Grande Solaine ». Commune de Genelard (S.-et-L.). Contenance 13 Hect. 98 a. 30 ca. environ.
Mise à Prix : 286.000 francs.

3e lot : **BOIS** dit « Bois des Gouttes ». Cne de S-Bonnet-de-Vieille-Vigne (S.-et-L.). Cce 6 Ha. 85 a. 90 ca. env.
Mise à Prix : 165.000 francs.

S'adresser à Me LAVIGNE, avoué à Paris, 20, rue Montpensier; Me Jean Constantin, notaire à Paris, 15, r. Roquépine; Me Javon, notaire à Charolles (S.-et-L.). Autoris. préfect. de Saône-et-Loire (Autun) nécessaire.

Vente au Palais. à Paris, le 24 juillet 1943, à 14 h. d'un **IMMEUBLE** de Rapport sis à Paris, **RUE DU POTEAU, 77**
Rev. br. an. av. réductions prov. 28.150 fr. M. à Px 350.000 fr. S'ad. Me L. FAURE, avoué à Paris, 44, rue de Miromesnil; Me Murré, avoué ; Me Delafon, notaire.

STYLO · PORTE-MINE
MÉTÉORE
QUALITÉ D'ABORD
FABRICATION FRANÇAISE
ENTIÈREMENT GARANTIE
6.000 DÉPOSITAIRES
FRANCE
COLONIES
ETRANGER
LA PLUME D'OR S.A.
NANTERRE (SEINE)

Etes-vous sûr de votre eau ?
On n'est jamais absolument sûr de l'eau qu'on boit. La plus limpide peut contenir le microbe de la typhoïde. La prudence commande de stériliser l'eau de boisson. C'est facile avec les comprimés d'Onette, qui se dissolvent dans l'eau et l'assainissent. Pouvoir bactéricide contrôlé. Onette « rend l'eau nette ». 7 fr. 40, toutes pharmacies. Lab. Hélin, Châteauroux. Visa 846 P 4693.

Odet HAYLTON
Ses Crèmes, Poudres, Fards, Parfums
Ses spécialités rajeunissantes
Dans les maisons de premier ordre

Si vous fumez...
DENTIFRICE NICOTA
A BASE D'OXYBENZOPYRIDINE

REFLETS
LA REVUE ILLUSTRÉE CONTINENTALE
BIMENSUELLE VIENT DE PARAITRE
Une présentation moderne, une formule vivante
36 PAGES DE TEXTES ILLUSTRÉS, 4 EN COULEURS
EN VENTE PARTOUT LE NUMÉRO : 6 FRANCS.

Le cardinal Verdier était-il franc-maçon ?

A la suite de l'article *Croisade des Démocraties, croisade catholique*, du 23 avril, où l'auteur — un religieux — citait cette lamentable conférence bellicis-te du cardinal Verdier prononcée le 20 janvier 1939 à la salle Marigny, plus d'un lecteur s'est demandé si l'archevêque de Paris n'était pas franc-maçon. Dans ce cas, le catholicisme français n'aurait pas été seulement victime d'une mystification, il aurait été trahi, et tout s'expliquerait.

Avant de donner notre avis, feuilletons quelques pièces du dossier accusateur.

Ménagement de l'école laïque

A deux reprises, le 12 avril 1935 au groupe Rive Gauche et le 18 janvier 1936 à l'Union pour la vérité, l'ancien ministre de l'Education nationale, M. Anatole de Monzie, avoue que l'école française, à force de « faire la laïcité dans la bataille », — dans la bataille contre le christianisme, — a détruit toute morale et que l'Etat ne peut même plus requérir des éducateurs l'enseignement du patriotisme. C'est là une arme providentielle pour combattre la malfaisance du laïcisme. Elle est néanmoins seulement utilisée, et encore timidement, si nos souvenirs sont exacts, par la Fédération Nationale Catholique, d'ailleurs en plein discrédit. Le mouvement du général de Castelnau n'était pas à la page... Et l'archevêché de Paris continue de ménager étrangement l'école laïque.

Ménagement du communisme

Durant tout le Front populaire, le cardinal Verdier s'en tient à un véritable dosage de palinodies qui énerve et déconcerte la résistance catholique devant le bolchevisme. Qui ne se souvient des étranges mots d'ordre qui émanaient de l'archevêché : « Le communisme est condamné, mais tout n'est pas à rejeter dans ce mouvement. Il faut aimer les communistes pour les ramener et les convertir. Les communistes nous donnent de sérieuses leçons de courage et d'idéalisme... »

Au moment de la guerre d'Espagne, le cardinal Verdier réprouve les massacreurs de prêtres, comme s'il a reçu un ordre de Rome, mais il se reprend de plus belle à ménager les « loyalistes ». De là, le flottement scandaleux de *La Croix* et les campagnes odieuses de *Temps Présent*.

Ménagement de la franc-maçonnerie

Le 15 septembre 1938, le R. P. Berteloot publie dans la *Revue de Paris* un article ahurissant, intitulé « Catholicisme et franc-maçonnerie », en faveur de l'alliance de l'Eglise et des loges. L'*Osservatore Romano* proteste avec énergie dès le 10 octobre, mais *La Croix* se tait, naturellement sur ordre, et l'idée fait son chemin dans *L'Ami du Clergé, Pêcheurs d'Hommes*, etc...

Avec les francs-maçons : l'accueil des rouges d'Espagne

Le 10 février 1939, l'*Univers Israélite* annonce avec joie que depuis quelques jours est affiché sur les murs de Paris « un émouvant appel lancé par le R.U.P. », en faveur des réfugiés d'Espagne. Le R. U.P., Rassemblement Universel pour la Paix, figurait dans la partie officielle de l'almanach de *l'Humanité*, après les « renseignements pratiques » concernant le parti et la presse communistes, parmi les « organisations populaires » ; il avait et il remplit la mission de lancer le bellicisme au nom de la Paix !

L'appel était signé par Henri Bergson, Justin Godart, le marquis de Lillers, François Mauriac, Jacques Maritain, Jean Perrin, Henri Pichot, Paul Valéry et... « le cardinal Verdier, archevêque de Paris ».

Il faut avouer, devant cette nomenclature, que la politique de la main tendue avait admirablement réussi.

Le cardinal Verdier a donc favorisé et patronné l'invasion rouge de notre territoire ; il a ouvert le pays à ceux que l'épiscopat espagnol et le Vatican avaient qualifiés d'ennemis de l'ordre, de l'ordre chrétien, mais qui étaient les fidèles soldats de la judéo-maçonnerie.

La mission spirituelle de la France

Une affiche annonce pour le 17 mars 1939, à la salle Wagram, une « grande conférence » organisée par le comité *La Mission spirituelle de la France*. Pour sauvegarder leurs « libertés » et leur « dignité d'hommes », les Français de « toutes opinions, toutes situations, toutes confessions » sont invités à venir entendre les « grands orateurs » : le R.P. Dieux, de l'Oratoire, le pasteur Langa, M. Paul Elbel, député, ancien ministre, et M. Gabriel Cudenet, membre de l'Union des Intellectuels français et du Comité exécutif de la Ligue des Droits de l'Homme. Les « présidents d'honneur », dudit comité *La Mission spirituelle de la France*, représentent cinq religions ou confessions : « S.E. le cardinal Verdier, archevêque de Paris ; M. le pasteur Boegner ; M. le grand rabbin de Paris J. Weill ; M. Sicard de Plauzolles, vice-président de la Ligue des Droits de l'Homme; S.E. Kaddour ben Gabrit, président des lieux saints de l'Islam ».

Que faisait donc le cardinal Verdier dans cette officine où la judéo-maçonnerie, installée officiellement sous le couvert de la Ligue des Droit de l'Homme, s'efforçait de confisquer et de manœuvrer l'idéalisme français ?

Le 7 avril, dans la *Vie Nouvelle*, revue protestante du pasteur Lafon, M. Boegner proteste énergiquement :

« Dès qu'il a été informé du caractère de la réunion organisée salle Wagram par la *Mission spirituelle de la France*, et de la personnalité de certains orateurs dont le concours avait été sollicité, le pasteur Marc Boegner a écrit au secrétaire général de ce groupement qu'il s'en désolidarisait entièrement, en le priant de ne plus faire figurer son nom sur la liste des membres du Comité directeur. »

Or, le cardinal Verdier, lui, que nous sachions, s'est abstenu de rompre. S'il a laissé surprendre sa bonne foi, il ne l'a pas reprise, du moins publiquement. Etait-il donc un complice conscient de la politique enveloppante des Loges ?

Avec Bénès

En avril 1939, si nous avons bonne mémoire, l'archevêque de Paris se rend au congrès eucharistique de Budapest, mais au retour, il éprouve le besoin de s'arrêter à Prague et d'avoir un entretien avec Bénès, l'homme que la judéo-maçonnerie a préposé au saccage diplomatique, à la bolchevisation et au déclenchement de la guerre de l'Europe. Est-ce pour faire collaborer le bellicisme catholique, prêché le 20 janvier à la salle Marigny, avec le bellicisme maçonnique ?

Pour les Juifs de Moscou

Le 17 juin 1939, la L.I.C.A., Ligue internationale contre l'antisémitisme, autre organisation populaire du parti communiste, fait annoncer par son organe *le Droit de Vivre* que se tiendra, le 19, au Cirque d'Hiver, un meeting auquel participeront, entre autres orateurs, la fine fleur de la judéo-maçonnerie et du bolchevisme : Victor Basch, Jacques Duclos, Albert Bayet et... « le délégué du cardinal Verdier ».

Cette fois, c'est trop. La nonciature a été vraisemblablement alertée du scandale des collusions avec les communistes, interdites aux fidèles mais pratiquées par le cardinal de Paris.

Une heure avant le meeting, l'archevêque de Paris fait publier par la radio qu'il n'a pas été invité à participer et qu'il n'a délégué personne. Le lendemain, dans *le Droit de Vivre*, Bernard Lecache oppose son « démenti déférent à un démenti », car M. le chanoine Bohan a bien accordé, le 13 juin, à 18 heures, au nom du cardinal, une adhésion de principe et déclaré que Son Eminence désignerait son représentant...

L'éminence grise

Faut-il conclure que le cardinal était franc-maçon ?

Nous ne le croyons pas. Il n'existe aucune preuve, aucun indice. La carrière, la vie intime et le caractère de ce prince de l'Eglise interdisent tout soupçon. Sulpicien fervent, voué comme ses confrères à la formation du clergé, il avait à choisir entre les deux tendances dans lesquelles s'est spécialisée la maison : la prudence conservatrice fermée à tout progrès, ou le progrès jusqu'à l'imprudence. Ayant constaté que le navire catholique ouvrait ses voiles au progrès, il avait déployé hardiment, pour sa part, la grande latine, la brigantine et toutes les toiles à sa disposition, au risque de faire chavirer le bâtiment. C'est d'ailleurs pour cela qu'il avait été élu.

S'il suffisait d'avoir favorisé les entreprises des Loges pour être taxé d'appartenance maçonnique, quel évêque d'avant 1939 échapperait à l'accusation ?

D'ailleurs cette hypothèse, absurde, nous semble par surcroît parfaitement inutile. L'ingérence formelle des Loges n'était pas du tout nécessaire pour mener le jeu dont nous avons rappelé quelques parties. La politique de collaboration démocratique, qu'on imaginait postulée par cette action sociale, à la fois imprudente et timorée, — parce qu'elle se mouvait à la remorque de la gauche, — qui avait prévalu dans l'Eglise, suffisait à obtenir ce résultat.

A cette époque invraisemblable, l'épiscopat français tout entier — à l'exception du cardinal Baudrillart, —pratiquait la collaboration démocratique et saluait dans l'archevêque de Paris son chef.

Mais cet épiscopat avait été recruté, la politique de collaboration démocratique avait été préconisée, et le cardinal Verdier était inspiré par le R.P. Desbuquois. Celui-ci disposait de la confiance absolue et de la signature en blanc — du moins pour nombre d'affaires importantes — de l'archevêque de Paris.

Voilà le grand responsable. Voilà l'éminence grise du Vatican, grand promoteur de l'action sociale démocratique. Voilà celui qui menait le jeu et qui avait fait du cardinal de Paris le leader de sa politique.

Et si l'on s'étonne que rien n'ait encore changé, depuis la débâcle de l'imposture démocratique, même en face du péril bolchevique, c'est que le R.P. Desbuquois est toujours, comme disait récemment un commis de librairie, « le directeur politique des évêques ».

M. C.

Lisez ici la suite de la première page

Escales préliminaires

par P.-A. Cousteau

QUELQUES heures plus tard, je suis fixé. Le surprise-meeting se déroule au Sportspalast, et la haute personnalité est le Dr Goebbels.

Je retrouve au Sportspalast l'atmosphère classique du *Parteitag* de Nuremberg, le même décor, le même climat. Mais ici, sous les grandes tentures à croix gammée et les classiques guirlandes de feuillage qui ornent pour la millième fois peut-être cette salle fameuse, où les nationaux-socialistes, lancés à l'assaut du pouvoir, livrèrent, avant 1933, leurs plus rudes combats, la foule n'a point, comme à Nuremberg, une couleur uniforme. Certains auditeurs ont revêtu la chemise kaki, mais la plupart d'entre eux, convoqués à la dernière minute, sont en civil et il y a les taches grises, noires, bleu clair et bleu marine des soldats de toutes les armes et des matelots. Dans l'ensemble, une foule nettement prolétarienne, des hommes aux visages rudes, aux mains calleuses..

Des clameurs éclatent. C'est le Dr Goebbels et le ministre Speer qui pénètre dans la salle et la traversent entre des houles de bras tendus pour gagner l'estrade où d'autres personnalités ont déjà pris place. Je reconnais la carrure massive du Gauleiter Sauckel, et l'on me désigne, non loin de lui, un homme au visage pâle traversé d'une petite moustache noire, le général Gallan, l'as de la Luftwaffe.

Le ministre Speer parle le premier. Il énumère des chiffres. Il indique les résultats obtenus par l'industrie de l'armement, en dépit des attaques aériennes :

— *Notre production a dépassé toutes les prévisions...*

Goebbels parle...

On applaudit avec chaleur. Mais lorsqu'après une remise de décorations à des héros du travail, le Dr Goebbels se lève à son tour, c'est un véritable ouragan d'acclamations qui salue le ministre de la Propagande. Et il faut reconnaître que l'orateur a tout ce qu'il faut pour justifier cette popularité. Ce petit homme fluet, sanglé dans un uniforme kaki qui le fait paraître plus mince encore, est doté d'une voix prodigieuse, chaude et nuancée qui se répercute avec fracas à tous les échos du Sportspalast. Tout en parlant, le Dr Goebbels s'anime peu à peu. Du doigt, il menace d'invisibles adversaires :

— *Les Juifs sont comme des doryphores, et, comme les doryphores, il faut les anéantir...*

Puis il se renverse à demi, les poings sur les hanches :

— *Il y a des gens, en Amérique, qui spéculent sur un nouveau novembre* 1918. *Mais novembre* 1918 *ne se renouvellera pas. Car le front et l'arrière sont unis épaule contre épaule.*

La terreur contre la terreur

Les lacunes de mon allemand me font perdre les trois quarts de ce que dit le Dr Goebbels. Par contre, les autres auditeurs réagissent merveilleusement aux moindres propos de l'orateur. Parfois des rires éclatent brusquement, ou de sourdes huées qui ponctuent quelque trait décoché aux ploutocrates de Londres et de New-York. Mais, bientôt, la gravité revient sur les visages. Le ministre parle des bombardements aériens. Il flétrit les Juifs américains qui, sans jamais payer de leur personne, prolongent à plaisir le carnage :

— *Contre la terreur, une seule riposte : la terreur. Nous rendrons coup pour coup...*

Cette nécessité d'exercer contre l'ennemi de terribles représailles, c'est aussi le thème que développent tous les journaux allemands depuis quelques semaines, un peu comme si l'on voulait préparer l'opinion à quelque nouvelle forme de guerre particulièrement terrifiante.

Mais, naturellement, on n'en sait pas plus long à Berlin qu'à Paris sur les projets du haut commandement de la Wehrmacht.

Si je ne disposais que de mes seules observations, forcément limitées, je ne me risquerais pas à affirmer avec autant de force cette vérité d'évidence. Mais tous les confrères français et étrangers que j'ai interrogés à Berlin sont d'accord sur ce point : pour neuf Allemands sur dix, l'issue de la guerre ne fait pas de doute, elle ne peut être que victorieuse.

Cela, certes, ne prouve point qu'ils aient raison. Cela prouve tout au moins que l'Allemagne en guerre est bien loin de ce désarroi que décrivent les radios juives.

Le lieutenant Degrelle

Berlin est un village. J'y ai peu de relations, mais une succession de hasards me fait rencontrer en quelques heures tous les gens que je connais. Et même ceux que je m'attends le moins à trouver dans la capitale allemande, Léon Degrelle, par exemple, en uniforme de lieutenant de la légion wallonne, magnifiquement hâlé par le soleil du Caucase, toujours débordant d'un entrain contagieux, toujours plein de fougue et de foi, avec, au coin des lèvres, son éternel sourire ironique et bon enfant.

Je sais bien que Degrelle est parfois bien irritant pour nous autres, nationalistes français, lorsqu'il s'acharne à jouer avec ses vieux projets de Lotharingie ressuscitée et l'annexion de la Flandre française. Mais, au risque de le choquer, je confesserai que je n'arrive pas à prendre cette menace très au sérieux, qu'elle ne parvient pas à atténuer l'irrésistible sympathie que le jeune chef wallon ne peut pas ne pas inspirer à tous ceux qui, sous d'autres cieux, mènent le même combat fasciste.

Léon Degrelle, persécuté comme nous par les argousins du Juif Mandel, a subi, dans les prisons de la IIIe République agonisante, d'abominables sévices. Et aujourd'hui il donne son sang pour la victoire de l'Europe. C'en est assez pour reléguer dans l'ombre la Lotharingie...

Naturellement, nous dînons ensemble, avec deux officiers de la légion wallonne, dans un petit restaurant italien, où l'on s'évade des routines de la cuisine germanique. Et Degrelle ne se fait pas prier pour raconter ses campagnes. Hélas ! je ne puis reproduire ici l'accent du narrateur ni ses gestes merveilleusement évocateurs qui reconstituent l'atmosphère d'épopée de la marche vers le Caucase. Engagé dès le début, — *« nous avions compris que c'était notre seul moyen, pour nous qui étions des vaincus, de nous transformer en vainqueurs ! »* — Degrelle a participé à vingt batailles, conquis un à un tous ses grades, reçu deux blessures et gagné la croix de fer de première classe.

— *Dès octobre* 1941, *nous étions sur le Dnieper, mais c'est en janvier* 1942 *que nous avons eu notre premier coup dur : les Bolcheviks attaquaient en masses profondes avec un luxe formidable d'engins de toutes sortes. On nous a encerclés. Nous avons perdu la moitié du bataillon. Mais nous avons tenu jusqu'à ce qu'on vienne nous dégager... Et savez-vous comment s'appelait le patelin où nous étions retranchés ? Vlagodatch, c'est-à-dire la « ville du bonheur ». Une ville située dans la Gromovaïa - Balka, c'est-à-dire dans la « vallée du tonnerre ». Poétique, n'est-ce pas ?*

« Documents »

Et Léon Degrelle entreprend de me raconter la ruée de sa division vers le Caucase, en juillet de l'an dernier :

— *Nous avons fait* 260 *kilomètres en cinq jours, avec tout notre fourniment, le diable et son train... Les Russes se repliaient volontairement et il s'agissait d'aller plus vite qu'eux, il fallait les contraindre à livrer bataille, pour les anéantir et s'emparer du moins de leur matériel. Les retardataires de l'armée vaincue se cachaient dans les bois, ne sachant trop s'ils devaient continuer la lutte ou se rendre. On avait tellement raconté à ces malheureux que nous massacrions les prisonniers qu'ils n'osaient pas gagner nos lignes. Un jour, pourtant, dans un bois, je fus soudain entouré par plusieurs centaines de Russes qui levaient les bras. Ils surgissaient de partout. Visiblement ils avaient attendu là l'occasion propice de se faire capturer, et j'étais cette occasion ! Mais que faire de cette multitude ? Il nous fallait poursuivre notre marche en avant, et nous ne pouvions pas nous encombrer de tant de prisonniers. En vain j'essayai de les persuader d'aller seuls vers nos arrières. Ils s'y refusaient obstinément, de crainte d'être pris pour des partisans ; ils voulaient à toute force être pris en charge ou qu'on leur donnât le moyen de justifier leur qualité de prisonniers. J'eus alors une inspiration. J'avais dans ma poche un vieux numéro du* Pays réel *que je destinais à un tout autre usage. Ce vieux journal, je le déchirai en petits morceaux dont je gratifiai chacun des captifs, en leur répétant :* « Document ! Document ! » *Alors, pleinement rassurés, les Russes se mirent en marche en brandissant des lambeaux d'articles qu'ils considéraient comme le plus efficace des saufconduits. Et j'ignore ce qu'ils sont devenus...*

L'Asie...

Après, ce fut l'arrivée au Caucase que Léon Degrelle et ses deux camarades de combat décrivent amoureusement : un véritable paradis terrestre, une terre bénie des dieux, où, sous un ciel de rêve, les fruits et les fleurs jaillissent à profusion de la terre noire. Les légionnaires wallons, ivres de leurs victoires, maculés de crasse et de poussière, avançaient à travers les champs de tournesols et les plantations d'abricots. Au loin, l'on entendait une rumeur sourde qui grandissait peu à peu, et dont nul ne s'expliquait la signification. C'était l'armée qui franchissait les frontières de l'Asie — car, pour les Russes, l'Asie commence au nord du Caucase — et, en arrivant à la hauteur du poteau qui annonçait un nouveau continent, les hommes poussaient des hourrahs délirants, plus bouleversés sans doute par le merveilleux de leur aventure que ne le furent jamais les compagnons de Christophe Colomb.

Ensuite, ce fut l'assaut des contreforts du Caucase, une progression héroïque à travers la forêt tropicale, sur un sol spongieux et prodigieusement fertile, le petit jeu de cache-cache avec les Bolcheviks égaillés parmi les chênes gigantesques, l'escalade des montagnes en transportant à dos d'homme l'artillerie et les munitions, des combats incessants, des souffrances et des privations que les officiers wallons évoquent avec une déconcertante simplicité.

Le commandant

Et l'on me raconte aussi de ces extraordinaires histoires de soldats russes transformés sans transition en auxiliaires de l'Europe et tout aussi acharnés contre leurs compatriotes qu'ils l'étaient quelques heures auparavant contre la Wehrmacht :

— *Un jour nous fîmes un prisonnier. Pas un déserteur, un vrai prisonnier dont le fusil était encore chaud et qui venait de se battre contre nous avec une sombre fureur... Pour la forme, nous lui demandâmes où se trouvait un certain lance-grenades soviétique qui nous gênait considérablement... Or, à notre grande surprise, le prisonnier ne se fit pas prier. Il s'offrit même à diriger le tir :* « *Trop long... trop court... un peu plus à droite...* » *Et lorsque enfin notre batterie fit exploser les réserves de munitions de l'ennemi, nous pûmes voir le prisonnier sauter littéralement de joie, comme un gamin qui a réussi d'un seul coup à enfiler toutes les bagues de cuivre d'un manège forain...* « *Maintenant, s'écria notre Bolchevik, le commandant !* » *Et de nous désigner un point des lignes ennemies. Le commandant, nous nous en fichions un peu, mais le prisonnier avait montré tant d'empressement à nous permettre de détruire le lance-grenades que nous ne pouvions refuser de lui démolir aussi son commandant...*

Longtemps encore, Degrelle égrène des histoires du front, terrifiantes ou cocasses, toujours racontées avec bonne humeur, avec un optimisme inébranlable. Et l'on parle de la France, des occasions que les hommes de Vichy ont gâchées à plaisir, des chances qui nous restent. La principale c'est la L. V. F...

— *Si vous parlez de moi dans* Je Suis Partout, *conclut Degrelle, n'oubliez pas de dire que j'envoie mon salut fraternel aux vaillants camarades français qui combattent sur le front de l'Est...*

(*A suivre.*)

Indiscrétions

■ *Le gaulliste* Candide *publiait récemment en leader un article de M. André Chaumeix sous le titre:* Bien penser pour bien parler. *Elle est bien bonne! Ou alors M. Chaumeix est doué d'un fameux culot. Avant de disserter sur l'art de bien penser, que le vétuste académicien relise plutôt les articles d'une prodigieuse imbécillité qu'il publiait pendant la guerre dans le* Paris-Sucre *de Prouvost.*

■ *Les éditions Balzac viennent de rééditer le théâtre de Jean Anouilh, dont le premier tirage avait été rapidement épuisé. Il faut lire ces deux volumes de* Pièces roses *et de* Pièces noires.

■ *Une nouvelle collection policière « Le Labyrinthe » s'inaugure avec* Six bras en l'air, *de notre collaborateur et ami Jacques Decrest. Aux éditions S.E.P.E., 49, rue Laugier, Paris.*

■ *Les kiosques de gares s'obstinent à mettre en vitrine :* Aux sources de la liberté, *d'Edouard Herriot, et cette apologie du bolchevisme qui s'intitule :* Les gueux de l'élite, *car leur éditeur, M. Gaston Gallimard, entend liquider tous ses invendus. Jusques à quand ?*

■ *A l'usage des amateurs, signalons parmi les nouveautés parues cette semaine en librairie : Antoine Thomas:* La pintade dans les textes du moyen âge *; O. Bussard:* Cultures légumières *(en 376 pages); Louis Caillon :* Le livre du constipé et du diarrhéique *(340 pages).*

Midas.

NÉRIS-LES-BAINS
Nerfs - rhumatismes - gynécologie
Fin mai-1er octobre. Pays producteur

Ludo
le Stylo Hors-Classe
C'EST UNE PRODUCTION FRANÇAISE
Réalisée par
Les Usines De L'Ourcq

JE SUIS PARTOUT
est le journal de toute la France
FRANCE
Un an 94 frs - Six mois 50 frs
Pour la zone non-occupée abonnez-vous :
12, rue Bellecordière, LYON
Messageries Hachette
Services de *Je Suis Partout*
(C.C. Lyon 218)
ou aux bureaux du journal à PARIS
ÉTRANGER
3 mois 55 frs - 6 mois 105 frs
Un an 195 frs
A ce tarif s'ajoutent pour l'Allemagne les frais de transport se montant à :
Pour 3 mois.... fr. 9,75
— 6 mois.... fr. 19,50
— 1 an..... fr. 39 »
qui sont à payer par les abonnés
Chèq. Post. Paris 2016-43

Confidences à voix basse

WINSTON CHURCHILL est aujourd'hui haï ou vénéré par nos compatriotes. On sait qu'il fume le cigare, qu'il boit du whisky et descend de Malborough, de musicale mémoire. Un point, c'est tout. Mais sa famille, mais sa carrière — et celle de son père ? Quelques érudits connaissent l'admirable biographie conventionnelle qu'il a consacrée à la mémoire de lord Randolph Churchill et qui n'apporte d'ailleurs rien de neuf. Pourquoi ne pas nous adresser à la « petite » histoire, interroger les amis de cet orateur brillant et complètement oublié, qui ne voulut jamais aborder sérieusement des sujets d'ordre public avec son fils ? C'est peut-être du passé. Mais notre présent en dépend certainement.

Le père de Winston Churchill, c'est le fils d'un duc. Oxford lui est naturellement réservé, Oxford et ses chasses à courre. Il a vingt ans. Il s'amuse. D'un caractère impérieux, parfois, il se soûle. Il perd alors conscience et s'endort n'importe où. Et voici, sèchement rapporté, ce que ses amis racontent de lui, ce que nous a rapporté Frank Harris entre autres :

« Le lendemain, je m'éveillai avec un goût abominable dans la bouche. Je fus soudain stupéfait. Le papier de la chambre hideux et sale m'était inconnu, et, me tournant, je me trouvai couché auprès d'une affreuse femelle dont les cheveux grisonnants étaient épars sur l'oreiller... » La suite ? C'est le médecin, et ses recommandations : « Bref, j'observai ses prescriptions, mais j'étais jeune et insouciant, et je ne supprimai pas absolument les boissons alcoolisées. Au diable ! On ne peut toujours vivre en ascète ! Du reste, avant et depuis mon mariage, je n'ai eu que de rares symptômes. Le médecin d'Oxford et un spécialiste de Londres m'ont assuré que j'étais débarrassé de tous accidents et parfaitement guéri. » A quoi bon se leurrer ? Les années passent. Randolph-Churchill triomphe dans la politique. Et subitement, tout semble l'abandonner. Il file en Afrique du Sud pour se remettre. A son retour, l'inévitable se produit : « Il revint de l'autre hémisphère barbu comme un sapeur, mais grisonnant. La Chambre était bondée pour l'entendre. Il se leva et, après quelques mots, se prit à bredouiller, à hésiter, à répéter des phrases incohérentes, accompagnées de grands gestes outrés, qui ajoutaient du grotesque à la pénible scène. Assis auprès de lui, Balfour se penchait en avant, cachant son visage dans ses mains... » La maladie avait fait son œuvre. Lord Churchill était fini. Encore un ou deux grands dîners, quelques cérémonies mondaines. Il fallut bientôt y renoncer. Car : « en présentant le gibier, le maître d'hôtel s'aperçut qu'il n'était pas bien découpé et le remporta sur le dressoir. » Tout de suite, le doigt tendu vers le plat, Randolph se mit à pousser de petits cris : hi ! hi ! hi ! hi ! comme si quelque chose lui faisait mal.

— Qu'y a-t-il, lord Randolph ?

— Hi ! hi ! hi ! Je veux de ça. Hi ! hi ! hi ! j'en veux.

Le doigt restait tendu vers le domestique, et le petit cri perçant ne cessait pas... De ce moment, je pus boire, mais il me fut impossible d'avaler une bouchée de tout le reste du repas. Randolph Churchill fou, comme Maupassant !

On n'a pas envie de rejouer ici le coup de la fistule de Louis XIV — avant et après — on peut également se méfier de l'œuvre d'un Frank Harris, ce brutal rapportant sans précaution tout ce qui lui tombe sous la patte. Malgré tout, quel coup d'éclairage sur la prude Angleterre ! Et comme on comprend mieux certains traits du caractère de Winston Churchill, son audace, sa férocité, son insensibilité ! Que lui restait-il, en effet, alors qu'il débutait dans la vie ? Une mère courageuse et dure — et qui ne mâchait pas ses mots. Interrogée après la mort de son misérable mari, elle répondit simplement, alors qu'on évoquait le revolver qui s'était souvent braqué dans sa direction :

— Au début, quand il délirait constamment et qu'il était encore vigoureux, j'eus des moments assez durs, mais lorsqu'il devint gâteux et débile, ça m'était égal...

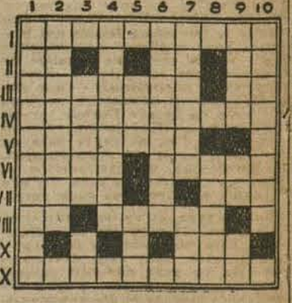
Georges Bozonnat.

LES MOTS CROISES

par PIERRE RENÉ

PROBLEME N° 124

ENTRE TEMPS



HORIZONTALEMENT. — I. Varie suivant le temps présent ou le temps passé. — II. Initiales d'un poète français, dans le passé, fauché dans son jeune temps. Marquent un temps froid. Marque abréviativement la fin d'un temps. — III. Apprit à mesurer le temps. Accessoire retourné de plusieurs passe-temps. — IV. Fleurit au temps du printemps. — V. Précipite le temps. — VI. Dernier écho d'un temps passé. N'a été entendu en nul temps. — VII. Commencent leur temps. Part parfois à contretemps. — VIII. Qualifiait un temps heureux. Aide à préserver un liquide des atteintes du temps. — IX. On s'y agite à l'approche du temps automnal. — X. Marquent le temps.

VERTICALEMENT. — 1. Danse macabre d'un temps sinistre. — 2. Incite à prendre un peu de bon temps. — 3. Charmeuse du temps mythologique. Dans la chanson *Le temps des cerises*. — 4. Printemps. — 5. Augmenté d'une lettre, suivit une étoile du temps d'Auguste. Temps. — 6. Joue pour un temps le rôle d'une mère. — 7. Au temps de nos rois son aspect céleste lui assurait un renom aussi bien à la cour qu'à la cuisine. Epelé : s'agite avec le mauvais temps. — 8. Visible au ciel par un beau temps. — 9. Beauté célèbre au temps de Jean le Bon. Termine le nom d'un glouton célèbre imaginé au temps du roi François Ier. Revient tout le temps sur l'almanach (abr.). — 10. En amour, n'a parfois qu'un temps.

SOLUTION DU PROBLEME N° 123

Horizontalement. — I. VASISTAS. — II. EMILE. VOTE. — III. SILENCES. — V. UT. ANCIEN. — V. VINGT. ETE. — VI. EE. REMI. — VII. SEAU. — VIII. STRATEGE. — IX. RESISTANCE. — X. BIEN. ANS.

Verticalement. — 1. VESUVE. URB. — 2. AMITIES. EI. — 3. SIL. ESSE. — 4. ILE. GRATIN. — 5. SENATEURS. — 6. CN. ATA. — 7. AVEC. TAN. — 8. SOSIE. GENS. — 9. ET. GC. — 10. BERNE. FEES.

Commentaires

HORIZONTALEMENT. — Deux du IV : Pline l'ancien. — Un du V : les Quinze-Vingts. — Deux du V : l'été de la Saint-Martin.

VERTICALEMENT. — Deux du 2 : Pompéi. — Un du 6 : Charles Nodier. — Deux du 9 : Georges Courteline.

Au fil de l'onde

■ Un des moments les plus plaisants de la Radiodiffusion nationale, c'est l'heure de l'éducation nationale, qui a lieu tous les matins, sauf le dimanche. L'érudition n'y est jamais pesante ; les spiqueurs ont pris la peine de lire leurs textes avant de les réciter au micro ; une sobre mise en ondes encadre les divers sujets, bref, la clarté règne tout au long de l'émission, et c'est un phénomène assez rare sur nos ondes pour qu'on se hâte de le signaler ici.

■ Toutes les conférences de Radio-Vichy ne sont évidemment pas de cette veine. Cependant, il en est quelques-unes, dans le domaine littéraire, que l'auditeur aurait plaisir à entendre une seconde fois, car elles sont de riche substance, éclairent d'obscurs recoins de notre histoire et traduisent fidèlement la grâce française. Telle la série composée il y a quelques semaines par André Fraigneau — et qui est d'ailleurs suivie d'une autre série : les dialogues d'amour dans le roman français, après les dialogues d'amour de notre théâtre.

■ La plupart de ces dialogues sont d'une jeunesse, d'une « gentillesse » à décourager n'importe quel interprète. Mais c'est Jacqueline Porel et François Périer qui avaient été choisis pour la *Parisienne*, par exemple. Des voix fraîches, un texte éblouissant, un commentaire qui ne trébuchait pas. Non, en vérité, les ondes ne sont pas toujours décevantes !

■ Du même André Fraigneau, *Radio-Jeunesse* présenta un jour une Jeanne d'Arc pour laquelle Henri Sauguet avait composé une délicate musique. Jeanne d'Arc combattit et plut. Raison pour laquelle *Radio-Jeunesse*, qui avait pris soin de faire enregistrer l'émission, la redonna quelque temps après, non pas sur l'antenne, mais à studio fermé, si l'on peut dire. Il y a là une initiative intéressante et qu'on ferait bien, de temps à autre, de suivre. *Radio-Paris* le fait déjà pour ses grands concerts. Quand pourrons-nous réentendre *l'éblouissant cycle Beethoven* ?

Denys (de Syracuse).

Vous vaudrez davantage
si vous appliquez la METHODE PELMAN pendant vos occupations, vos études, la vie. Elle permet d'acquérir force de caractère, jugement sûr, mémoire, initiative, ardeur au travail, autorité. Nous l'enseignons par correspondance. 52 ans d'expérience. *Demandez à l'INSTITUT PELMAN*, 176, boulev. Haussmann, Paris, sa notice n° 7. De 14 à 19 h.

JOLI-CŒUR

ROMAN INÉDIT DE MICHEL DAVET

RESUME DES NUMEROS PRECEDENTS :

Joli-Cœur, dix-neuf ans, vit en Quercy, en son gracieux château de Miramol, transformé par Mme de Miramol, sa mère, en une pension de famille pour hôtes distingués. Arrive Mme Josée Fontanel, cantatrice, encore dolente d'un amour récemment brisé. Elle pense à apprivoiser Joli-Cœur, jeune animal sauvage. Un jour, sans trop savoir comment cela s'est fait, elle lui a donné un baiser. Un télégramme de l'amant lointain la fait venir à Toulouse, un autre télégramme la déçoit. Sur ce, Joli-Cœur arrive.

IL parut vaciller. Il oubliait qu'il avait des bottes flambantes et l'allure d'un fils de famille que sa voiture attend en bas. Avait-il assez hésité devant cette cravate à pois ! Alors l'attente anxieuse de Mme Josée s'apaisa. Dieu soit loué, plus de solitude ! Elle était aimée d'un archange botté, auréolé de givre et de brouillard, qui surgissait à l'heure justement où elle tendait les bras.

— Mon Dieu ! dit-elle avec un allégement qui ressemblait presque à la joie, comme vous êtes magnifique, Gilbert de Miramol ? Je n'ai jamais rencontré plus joli garçon. Qu'est-ce que vous faites à Toulouse aujourd'hui ?

— J'arrive à la minute, je n'ai encore rien fait.

— Venez-vous pour reprendre des cours de droit ?

Il sourit en la regardant. Il avait eu si peur qu'il en restait pâle, mais il commençait à comprendre que c'était mieux qu'une petite joie, cette flambée dans les yeux de Mme Josée. Il arrivait pour la sauver de quelque chose, très probablement, très modestement d'une heure d'ennui, mais il se contentait du plus modeste, il se contentait d'être accepté.

— Je n'avais qu'une raison de venir, vous vous en doutez. J'étais un loup en cage, absolument un loup furieux.

— Vous avez plutôt l'air d'un saint Michel de cathédrale. Je suis profondément touchée de votre tendresse, Joli-Cœur, et justement aujourd'hui j'en avais besoin, mes amis sont repartis.

Elle étala sa robe bleue pour éviter ce regard intense, ce regard de brume éclairée qui offrait désir et sacrifice, toutes les fougues, tous les renoncements, toute la patience...

— Je serai toujours là quand les autres amis repartiront, dit-il avec un peu d'emphase. Je serai là toute la vie, patient comme un monument.

— Joli-Cœur, moi j'ai quarante ans !

— Vous me l'avez annoncé vingt fois ! dit Joli-Cœur d'un peu haut, comme si l'aveu ne blessait que lui. « Puis-je enlever mon pardessus ? »

— Comme vous voilà beau ! Est-ce que toutes ces affaires vous ont été honnêtement procurées ?

— Ce pardessus est à mon beau-frère, dit Joli-Cœur sans s'émouvoir, les gants à M. Ramps et les splendides bottes à mon ami Loulou Martin qui est prisonnier. La cravate est à moi.

— Voilà un vestiaire qui demande de la mémoire et de la gratitude. Comment va-t-on à Miramol ?

— On prétend qu'Amanda maigrit. Il neige au grenier sur les malles en peau de sanglier, et l'une des vieilles dames est grippée; je ne sais pas laquelle.

Mais tout cela ne l'intéressait pas. C'était le langage habituel des gens qui n'ont rien de mystérieux dans le cœur. Il enleva son pardessus et s'assit au pied du fauteuil, toujours dans l'attitude de dépendance, de naturelle grâce d'un troubadour de cour d'amour. Il n'avait pas de viole, mais il écrivait des vers en secret et connaissait tous les grands poètes du monde. Il avait été sûr de son génie; maintenant la flamme en tremblait. Au lieu de l'exalter, la bourrasque éteignait l'élan de sa poésie. Il était à craindre que non seulement l'amour n'apportât aucune contribution à la gloire à venir, à la gloire attendue, mais plutôt qu'il la dévorât à peine en herbe. Deux fièvres, deux égarements, pour un apathique, un contemplatif, un Joli-Cœur porté sur des nuages, c'était trop. Puisqu'il fallait choisir, il préférait choisir la robe d'une femme !

(Illustrations de Patrick.)

L'ombre entrait dans la belle chambre sinistre et bien astiquée. Madame Josée frissonna en pensant à ces derniers jours où une fois encore elle avait cru atteindre le fond d'un abandon dont elle ne se sauverait pas. Du petit bar si bien repeint, face à sa fenêtre, sortaient des amoureux qui après leurs baisers se battaient peut-être, se quittaient peut-être, mais revenaient toujours et ne prenaient pas de bateaux. Elle s'était répété « guérissons-nous ! » en regardant en face avec un effort de sécheresse raisonnable — comme on se décide à se reconnaître une maladie qui fait peur — ce vieil amour qui l'asservissait, mais on ne guérit pas seulement parce qu'on le veut. Il faut l'opération, les soins de quelqu'un, le miracle de Dieu. La porte s'était ouverte sur quelqu'un qui était l'espoir même, et mieux que l'espoir — la Visitation sans auréole. Voilà, elle était apaisée, elle guérirait.

— Joli-Cœur, que vaut-il mieux ? Etre honnête en vous avouant que je suis heureuse de vous avoir là, ou être habile en n'avouant rien ?

— A quoi vous servirait d'être habile ? Je suis totalement médusé, je ne puis être plus amoureux, mais je puis être plus heureux.

— Pauvre petit page ! dit-elle. Elle se pencha, appuya sa joue sur les cheveux de Joli-Cœur et se mit à chanter à mi-voix une chanson italienne qui devait être une chanson d'amour, mais qu'elle ne voulut pas traduire. La chambre était couleur de cendre et la glace ne reflétait que les bleus imprécis des fauteuils de reps, et la tapisserie fleurie de petits paniers symétriques.

— J'ai découvert que je m'étais déjà très attachée à Miramol, dit Mme Josée. Je veux faire un arrangement avec votre mère pour retrouver ma chambre tous les ans à certaine époque — s'il est toutefois possible de faire des projets pour demain ! Je ne sais rien des événements. Que se passe-t-il ? Les gens de Toulouse mangent mal, je le reconnais, mais on a l'impression qu'ils ne s'intéressent aux affaires du monde que par ce problème du manque de bifteck. Et ces métèques, ces Juifs, ces faux étudiants !... Quand repartez-vous ?

— Mais je n'en sais rien, avoua Joli-Cœur. Avec vous si vous l'acceptez.

— Non, non, je tiens à ma respectabilité, Joli-Cœur. Que n'imagineraient pas ces dames si elles nous voyaient revenir ensemble ! J'espère bien que vous avez eu la sollicitude et la galanterie de donner un prétexte à ce voyage ?

— Bien sûr, dit Joli-Cœur. Mais il se sentit frappé d'un coup de massue et perdit un instant contenance. Non, il n'avait pas même eu l'idée de donner une explication, il ne donnait jamais d'explication. Il partait comme ça.

— Qu'avez-vous dit ? demanda-t-elle sans soupçon.

— Que je venais apporter des noix et diverses choses à un vieux bonhomme d'oncle qui vit comme un rat dans un vieil hôtel. Il m'aime bien, mais il règne en ce moment chez tous les vieillards une véritable panique, leurs figures et leurs mains ont l'air de crier: « Ne pensons qu'à vivre, ne pensons qu'à vivre et à manger. » J'espère tout de même qu'il me donnera un lit cette nuit !

— C'est vrai, dit Mme Josée, il va faire nuit. Vous devriez y aller tout de suite, parce que je vous préviens que les chambres sont encore plus rares que les biftecks. On a l'impression d'une inondation dans ces grandes artères de la zone libre.

— Me laisserez-vous revenir tout de suite après ?

— Je ne peux pas dire non, dit Mme Josée.

Il remit son manteau sur une épaule, hésita à sortir, sortit et revint, puis dégringola l'escalier comme un collégien. Madame Josée s'approcha de la glace et se vit les joues blanches. Les joues de nénuphar des filles de vingt ans.

Joli-Cœur revint trois quarts d'heure après.

— Mon oncle est à Montpellier chez ma tante Adèle, dit-il avec tranquillité.

— Mais, Joli-Cœur, comment allez-vous faire ?

— Cela n'a pas d'importance, dit Joli-Cœur, je n'aime pas dormir.

Mme Josée le regarda une seconde et se posa une question qui l'agaça.

— Joli-Cœur... commença-t-elle.

Elle baissa les yeux, les releva : « Me jurez-vous que votre oncle est vraiment parti ? Que vous ne saviez pas d'avance qu'il était parti ? Enfin êtes-vous même allé jusque chez lui ?

Joli-Cœur devint rouge comme une fille.

— Je pourrais mentir à Dieu lui-même, dit-il cependant, mais pas à vous. Pourquoi me posez-vous cette question ? Qu'est-ce que vous pensez ?

— Vous savez ce que je pense, Joli-Cœur. Je pense que vous pouvez mentir, voilà tout. Vous dites être venu pour porter des provisions à votre oncle, mais vous n'avez pas de valise.

— Je l'ai laissée en bas, dit Joli-Cœur.

Quelque chose dans ses yeux liquides, quelque chose de suppliant et de traqué sans qu'il s'en rendît compte et sans qu'il l'eût voulu surprit la jeune femme.

— Joli-Cœur, allez la chercher votre valise.

Joli-Cœur ne bougea pas. Il avait encore son pardessus comme une cape, et, les yeux baissés, il regardait la robe de Mme Josée en se disant qu'il se suiciderait si elle le mettait dehors.

— Eh ! bien, dit-elle, je vais vous expliquer ce qui en est : Vous êtes parti de chez vous, une fois de plus, sans explication, et par conséquent sans noix, sans valise, sans souci de ce vieux bonhomme d'oncle qui peut-être d'ailleurs n'existe pas, et sans souci de ce qu'on pensera là-bas à mon propos. Et, même s'il existe, lui avez-vous demandé de vous loger ce soir ?

Joli-Cœur regardait toujours la robe avec une espèce d'hébétude. Ce n'était pas qu'il fût courbé de honte, non, mais il se sentait atrocement fatigué. Un noyé qui a une pierre au cou. Il n'avait pas voulu mentir. Il avait seulement suivi le chemin facile, comme toujours, sans prévoir qu'il s'y enfoncerait si profondément. De plus, il ne voulait pas coucher chez son oncle Anselme, alors que Mme Josée dormait à l'autre bout de la ville. Il passerait la nuit debout contre sa porte, comme un soldat au garde-à-vous devant la chambre de la reine. Avait-il tant menti ? Cela méritait-il de se voir reprendre le peu de charité qu'on lui avait accordé ?

— Vous rappelez-vous ce que vous venez de dire à l'instant ? Je pourrais mentir à Dieu même, mais pas à vous ?

— Mais ce n'était pas un mensonge, c'était l'inquiétude qui vous déplaire.

— C'est du mensonge, un tissu de mensonges inutilement féminins. Cela me donne un affreux malaise... Pourquoi voulez-vous que je croie à la sincérité de l'amour que vous me portez ?

Joli-Cœur eut un petit sursaut et le geste d'étendre la main, pour défendre un bien qui n'était qu'à lui.

— Oh ! cela... dit-il simplement. Il ne s'expliqua pas davantage. Il se sentait vraiment très abattu.

— Vous mentez si bien ! dit Mme Josée. Je me sens mal à l'aise devant vous.

— Mais tous les hommes mentent aux femmes, tous les hommes mentent ! cria Joli-Cœur avec douleur, et non pas par amour comme je viens de le faire, mais par manque d'amour. Ne le savez-vous pas ?

— Peut-être que si, dit Mme Josée en baissant la tête, mais qui peut me dire ce qui est ou non mensonge d'amour ? Ne vous approchez pas, Joli-Cœur, vous m'avez déçue, vous avez gâché la joie de notre soirée. Vous n'êtes pas un homme mais une stupide et peureuse petite bonne, voilà tout. Et je vous conseille de passer les manches de ce pardessus; vous auriez froid.

La tendre vigilance de cette dernière phrase parut lui donner un espoir, car il saisit la main de la jeune femme et ne la lâcha pas.

— Vous n'aurez pas la dureté de me chasser complètement ! Je ne suis venu que pour vous !

— Je ne le crois pas, dit Mme Josée qui en était sûre.

— Alors j'attendrai toute la nuit devant la maison.

— Il pleut et il fait très noir, dit Mme Josée avec un plaisir méchant, vous êtes bien trop peureux pour un pareil exploit. Lâchez ma main, Joli-Cœur, et allez-vous en.

Il la lâcha, recula jusqu'à la porte et s'en alla. Voilà comment il repartait, lui qui avait si longtemps choisi sa cravate pour la surprendre. Il y en a qui ont beau faire, ils ne réussiront jamais ! Il alla jusqu'au bout du corridor. Il ne se retourna pas. Elle, au milieu de la pièce, nouait et dénouait la ceinture de sa robe bleue, stupéfaite, gênée, saisie par le reproche intense d'un visage. « Mais vous n'avez donc rien compris ! » Elle regarda autour d'elle. Elle pouvait donner un tour de clé, plus personne ne viendrait. Un carillon sonna une heure quelque part. « Si Joli-Cœur était resté, nous descendrions pour le dîner. Le fou n'aura même pas vingt-cinq francs pour son dîner ! » Elle souleva le rideau, essaya de percer l'ombre, mais la rue était un ruisseau de nuit, où seule luisait une plaque comme un éclat de lune, un miroir perdu... Elle imagina Joli-Cœur collé contre le mur du petit café et recevant cette averse en désordre avec une jouissance désespérée. « Stupide et peureuse petite bonne, voilà tout ! » L'image eut la violence de l'amour, Madame Josée ouvrit la fenêtre :

— Joli-Cœur ! appela-t-elle en se penchant.

Elle le cria deux fois, personne ne répondit. Elle s'habilla et descendit. Dans le hall il y avait beaucoup d'hommes ennuyés, bien habillés, beaucoup de Juifs avec des mallettes de banquiers et des épouses aux joues tombantes. Comme on est regardée quand on est une femme jeune et seule dans un bel hôtel — et particulièrement les soirs de pluie ! Curiosité, désir ou jalousie qui déshabillent. Autrefois l'ami était toujours là. Faudrait-il vivre désormais en femme seule, triste sexe appliqué, maladroit qui n'apprendra jamais à lire les indicateurs ? « Si l'on voyait Joli-Cœur près de moi, penserait-on que c'est mon frère ? »

— Madame, savez-vous si le jeune homme blond qui m'a demandé tout à l'heure est reparti ?

— Il a hésité un moment, dit la dame. Il pleuvait à ne pas mettre un animal dehors. Et puis il est parti. Je lui avais dit qu'il n'y avait pas de chambre.

— C'est cela, dit Josée, il est en quête d'une chambre. S'il revient, dites-lui que je suis à la salle à manger.

Très certainement il reviendrait : elle commençait à le connaître. Pauvre Joli-Cœur, aucune fierté ! Elle attendit un grand moment avant de manger, puis elle commença et finit lentement le repas. Beaucoup de luxe et de manières pour un si petit repas. Comment un garçon de vingt ans peut-il se contenter de trois tomates ? Brusquement elle sursauta : elle venait de voir Joli-Cœur traverser le hall, le col relevé, les cheveux collés, ayant fait exprès de courir sous la pluie pour affirmer son endurance et sa détresse. Elle se sentit devenir gaie, se poudra vite, s'avoua lumineusement qu'à cet instant elle était une femme amoureuse qui attendait. Sans souvenir, sans passé, magnifiquement vengée. Mais Joli-Cœur ne vint pas. Il ressortit sans qu'elle le vît passer. La dame de la caisse apporta une lettre.

— Je lui ai dit que vous l'attendiez, mais il était pressé, il devait prendre un train, il m'a seulement remis cette lettre.

« Stupide et peureuse petite bonne », écrivait Joli-Cœur comme il avait dû mille fois se le répéter. Depuis deux heures je cherche à être héroïque et je n'ai rien trouvé, pas même à me faire écraser. Alors je pars. Je ne sais pas si vous voudrez comprendre que rien ne pouvait plus vous prouver mon courage. Oh ! Madame Josée, vous êtes si dure, j'ai tant rêvé, j'ai tant de patience et de douleur à vous aimer ! Ce voyage inutile, cette cravate inutile, et peut-être l'amour inutile. J'ai l'air d'un pauvre. »

Madame Josée repoussa brusquement les assiettes et, les yeux ouverts, durement, follement, s'avoua l'agitation et la détresse de ses désirs. Sa bague au diamant bleu luisait contre sa joue sans fard. Elle ne rougissait pas; le dévergondage affolé de ses sens ne faisait pas même frémir sa lèvre; on pouvait seulement penser qu'elle avait sommeil. Elle croyait sentir la main de Joli-Cœur sur son corsage. Ce qu'il savait, ce qu'il ne savait pas ? « Oh ! Joli-Cœur, vous n'êtes pas tellement enfant ! »

Elle resta là un moment sans que rien ne se vît de son vertige, puis elle se leva, sourit à la serveuse et se retira.

■ ■

CHAPITRE III

Elle fut de retour à Miramol le surlendemain. Amanda l'attendait à l'autobus, la tête roulée dans un vieux foulard qui lui donnait l'air d'une paysanne slovaque, et chaussée bizarrement de sandales d'été recouvertes de peau de lapin. Mme Josée ne put savoir si elle était joyeuse, indifférente ou ennuyée de son retour, car elle ne parla qu'à peine. Elle dit que toute la maison toussait, que Prude avait d'affreuses engelures, et Joli-Cœur, le pauvre, une bronchite. On avait fait une coupe de bois dans la garenne, tout au fond, et le chauffage marchait mieux.

La brume se levait avec des lenteurs, des enroulements adorables, et les toits de Miramol commençaient à devenir roses. L'herbe gelée craquait comme des brisures de verre sous les souliers et Madame Josée montait lentement le chemin en se disant qu'il lui fallait absolument pour son bonheur une maison des champs. Il y a des matins, des chemins, des touffes d'herbes grises, des branches givrées d'églantiers, des silences d'hiver, des riens, chargés cependant d'une telle puissance de songe et d'enchantement qu'ils seraient le secret de la joie parfaite pour ceux qui apprendraient à voir. Mais ceux qui les voient les voient mal, et les autres sont dans les villes. Depuis qu'elle découvrait ce pays, Mme Josée sentait qu'elle avançait vers une découverte qui serait sa force à l'heure traquée de ses cinquante ans. « Perdu l'amour et perdue la voix, qu'est-ce qui me restera ? Une philosophie ? mais mieux encore, une maison. Cela peut paraître un rêve d'enfant, mais c'est autre chose : comme une chapelle où se recueillir en brûlant des cierges sous des images, comme un bateau-refuge d'où regarder les autres se jeter à l'eau, comme un musée de verre ! »

Elle s'arrêta pour respirer fort. Elle devait être verte : l'air du matin meurtrissait sa peau fatiguée. Et là-haut il y aurait encore toutes les salutations, toutes les questions, M. Ramps en robe de chambre de séducteur, les dames dans leur vieux pilou, l'odeur du pain grillé...

Joli-Cœur avait-il vraiment une bronchite ou feignait-il de l'avoir dans l'espoir de faire naître un remords qui ressemblerait à l'amour ? Si c'était cela, il avait raison : Josée l'imagina de nouveau sous l'averse, et, de nouveau, rêva de l'avoir dans ses bras. Non pas que ce désir eût chassé le désir d'un autre, mais tous deux imparfaitement satisfaits, chacun vengeant la déception causée par l'autre, se confondaient dans la même certitude exaltée : « Je peux encore aimer, je peux encore aimer ! » Amanda la tira de ses réflexions en lui annonçant que Prude avait fait une crème pâtissière pour fêter son retour. Elle avait reçu hier les bonnes feuilles de son livre et tous les gens de la maison les contemplaient avec ahurissement et méfiance, comme s'ils croyaient trouver dans ces pages inconnues la preuve d'une trahison. Une demoiselle toute réserve, toute économie, tout abnégation, les mains violettes et tailladées par la serpette, et n'ayant pas le temps de regarder les aubépines en revenant de confession ! Comment lui était venue l'idée d'écrire un livre ! Faudrait-il lire tant de pages ? Il était lourd comme un roman anglais. Cela finissait-il par le mariage ou la mort de quelqu'un ? Etait-ce le genre *Veillée des Chaumières ?* « Félicitations, félicitations, mademoiselle Prude, nous allons lire ça au coin du feu ! »

On vit la porte s'entr'ouvrir et Mme de Miramol avancer le pied pour savoir s'il y avait du verglas sur la pierre.

— Ma belle ! Ma célèbre ! On commençait à s'ennuyer sans vous. Le fauteuil ducal était déserté. N'avez-vous pas eu froid dans l'autobus ? Avez-vous couché aux Ambassadeurs ou au Terminus ?

(A suivre.)

LA CURIOSITÉ

Me Ader a dirigé une vente de tableaux modernes : « Le Vallon », par Claude Monet, a été payé 460.000 fr.; « Londres », par Corot, 180.000 fr.; « La Rivière dans les gorges », par Courbet, 130.000 fr.

Me Bellier a vendu un tableau de Van der Meulen : « Louis XIV à la bataille de Bruges », 80.000 fr.; un surtout de table en bronze, d'époque Empire, par Thomire, 100.000 fr.

Me D.-H. Baudoin a dispersé de beaux livres : Louys, « Les Aventures du roi Pausole », figures de Vertès, a été adjugé 43.000 fr.; Claudel : « L'Annonce faite à Marie », Blaizot, 1940, figures de Maurice Denis, 20.000 fr.

Me Champetier de Ribes a vendu d'importants tableaux anciens : une toile de l'école espagnole du XVIIe siècle : « L'Homme à la cruche », portrait d'homme, donnée à Velasquez par le docteur Meyer, a obtenu le prix de 300.000 fr.; « Saint-Sébastien », par Brouzino, a fait 80.000 fr.

Me Camuzat a vendu un classeur en bois de rose, 34.000 fr.; une horloge en marqueterie de Boulle, Louis XIV, 14.100 fr.

Mes Albinet et Ader ont adjugé : une ménagère en argent, 85.000 fr.; une tapisserie verdure, 67.800 fr.

Me Flagel a vendu une commode, style transition, 30.500 fr.; un tapis d'Orient, 20.100 fr.

Me Motel a vendu un vaisselier rustique, 11.500 fr.; une commode Louis XVI, 12.500 fr.

Frédérique RIOUX.

TABLEAUX ANC. ET MODERNES
ARGENTERIE - BONS MEUBLES
Vte H. Drouot, s. 6, le 7 juillet. Expo. le 6.
C.-Pr. Me Pescheteau. Exp. Subert et Callac.

BIJOUX
Bague brillant solitaire de 5 carats
ARGENTERIE
Vte H. Drouot, s.10, le 5 juillet. Expo.le 3.
C.-Pr.: Me BEZANÇON. Exp.: M. Le Saché.

BONS MEUBLES
BIJOUX — TIMBRES-POSTE
Vte H. Drouot, s. 11, le 9 juillet. Expo. le 8.
Com.-Pris.: Me CHAMPETIER DE RIBES.
Experts: MM. Boutemy et Brun.

BIJOUX
ARGENTERIE
H. DROUOT, s. 7. Vte 7 juillet. Expo. 6.
Com.-Pris.: Me Et. ADER, 6, rue Favart.
Expert. M. H.-D. Fromanger.

OBJETS D'AMEUBLEMENT
Anciens et Modernes
Vte H. Drouot, s. 5, le 5 juillet. Expo. le 3.
Com.-Pris.: Me MOTEL. Exp.: M. Préau.

OBJETS D'AMEUBLEMENT
anciens et de style
SIEGES ET MEUBLES
TAPIS — TAPISSERIES
Vte H. Drouot, s. 1, les 7 et 8 juillet.
Expo. le 6. Com.-Pris.: Me B. JOZON.
Experts: MM. Damidot et Lacoste.

PRECIEUX LIVRES
MANUSCRITS ENLUMINES
RELIURES
Vente Hôtel Drouot, s. 9, les 5 et 6 juillet.
Commissaire-Priseur: Me GIARD.
Exposition chez M. Andrieux, exp.-libraire,
154, boulevard Malesherbes.

OBJETS D'AMEUBLEMENT
anciens et modernes
Faïences, Porcelaines, Bronzes
MEUBLES ET SIEGES
TAPISSERIES
Vte H.Drouot, s.1,le 12 juillet.Expo.le 10.
Com.-Pr.: Me Et. ADER, 6, r. Favart.
Experts: MM. Damidot et Lacoste.

COLLECTION DE MADEMOISELLE JEANNE MIRECOURT
TRES BELLES GRAVURES ANCIENNES
OBJETS D'ART DE LA CHINE ET DU JAPON
Sièges et Meubles du XVIIIe Siècle
Ventes HOTEL DROUOT, le 7 juillet, salle 10.
le 9 juillet, salle 6.
Expositions les mardi 6 et jeudi 8 juillet.
Experts: MM. M. Rousseau, M. Tournet et B. Dillée.
Commissaire-Pris.: Me D.-H. BAUDOIN, 10, r. Grange-Batelière.

LA PHILATÉLIE

TIMBRE NEUF OU OBLITÉRÉ?

Longtemps le collectionneur n'a considéré que le timbre oblitéré. Il lui semblait sans doute que l'oblitération conférait au timbre une authenticité, une valeur postale à laquelle le timbre neuf ne pouvait prétendre. Il y avait là d'ailleurs une conception de la collection dont l'oubli peut être bien regrettable. Si, en effet, le timbre oblitéré était seul admis, nous ne connaîtrions pas à l'heure présente l'avalanche de vignettes qui n'ont de postales que le nom !

Sur le plan spéculatif, cette désaffection prolongée du timbre neuf lui a naturellement conféré une cote supérieure. Oublié, détruit, il devint plus rare.

C'est alors la revanche du timbre neuf. Mais, direz-vous, cette priorité n'a plus sa raison d'être puisque le timbre moderne est collectionné neuf et acheté cette fois en grande quantité ? — Bien qu'à un degré moindre cette priorité se justifie encore, surtout en France, pays dans lequel le timbre, même retiré de la circulation, n'est pas démonétisé. Le collectionneur et surtout le spéculateur sont de ce fait assurés de conserver la valeur initiale engagée dans leur achat.

Enfin, une raison milite encore en faveur du timbre neuf et ceci nous console de cela. Cette raison, c'est le point de vue esthétique. Sans conteste, la collection du timbre à l'état neuf est autrement attrayante que celle du timbre oblitéré. La mise en page la plus soignée, quand il s'agit de ce dernier, ne parvient jamais à conserver l'harmonie recherchée, la variété même des oblitérations désaxant toujours l'ensemble.

Ainsi donc, il ne semble pas, en dépit de la défense acharnée de certains philatélistes étrangers, que le timbre neuf puisse perdre le terrain gagné.

FRANCISQUE PAUL.

TIMBRES POUR COLLECTIONS
SOCIÉTÉ DOCQUET et Cie
124, boulevard Haussmann, PARIS
Séries — Paquets — Timbres rares
Service des Nouveautés
Norvège n° 183/186
Occasion exceptionnelle. Prix: 1.900.

PLAISIR DES ARTS

LES HOMMES ET LES LIVRES

Le temps des enquêtes

LE temps des enquêtes, et particulièrement des enquêtes littéraires, se situe de juillet à septembre. Aux beaux jours de notre avant-guerre, la tradition était solide : dès que l'activité des éditeurs commençait à faiblir, les rédacteurs en chef demandaient à leurs jeunes collaborateurs de leur soumettre « ces projets d'enquête dont on les assommait depuis des mois » et qu'ils étaient bien contents de trouver, à la saison creuse. « Pour ou contre le roman », « Y a-t-il une littérature de classe? », « Un écrivain doit-il rester célibataire? » « Quelle aura été, selon vous, l'influence du surréalisme? », « L'écrivain trahit-il sa mission en s'occupant de politique? Doit-il militer ou non? », tels étaient les grands sujets, telles étaient les questions que les enquêteurs allaient poser, de vive voix, par téléphone ou par correspondance, aux gens arrivés. C'était pour ceux-ci une manière de ne pas se laisser oublier pendant l'été, aussi répondaient-ils presque tous. Le genre n'est d'ailleurs pas condamnable en soi, et certaines enquêtes ont laissé un souvenir durable, soit à cause de l'importance ou de l'opportunité du sujet, soit en raison de l'ingéniosité de l'enquêteur, qui savait obtenir le maximum des interrogés, ou qui savait tirer de leurs déclarations des conclusions remarquables.

Sans remonter jusqu'à l'*Enquête sur la Monarchie*, qui commença par être véritablement une enquête assez banale, on peut s'en rappeler quelques-unes qui remuèrent au moins le monde des Lettres. Robert Brasillach, avec *La Fin de l'après-guerre*, bouscula aimablement quelques pots de fleurs, à l'époque où les éditeurs entretenaient leurs romanciers comme des chevaux de course et où une bonne fraction de la jeunesse, occupée de cocktails et de coupe Davis, se déclarait néanmoins « inquiète ».

Comme tout le monde, je me suis livré à ce sport, sans toutefois soulever jamais aucun lièvre bouleversant. Je me rappelle avoir terminé l'un de ces travaux sur commande devant l'indescriptible auditoire du Club du Faubourg. Il s'agissait de Montherlant et des femmes, aussi voyait-on, pour une fois, une conviction réelle animer le débat. Les faméliques créatures du Juif Poldès, répandues dans la salle selon la tactique traditionnelle, se trouvaient aux prises avec d'authentiques hystériques venues du dehors, des Andrée Hacquebault toutes plus refoulées et plus laides que nature. Quel spectacle!

Le métier n'était pas toujours aussi pittoresque, mais j'en ai gardé un bon souvenir. Les gens de lettres sont presque toujours accueillants lorsque l'enquêteur se montre courtois et ne leur pose pas de questions blessantes ou par trop insidieuses. Fernand Vandérem avait, un jour, conseillé malignement un jeune confrère à la recherche de sujets d'enquêtes. « Quelle est, à votre avis, la raison pour laquelle vous n'avez pas, dans la littérature, la place à laquelle votre talent vous donnerait droit? », telle était la question qu'il lui avait suggéré de poser. Le naïf jeune homme (ce n'était pas moi!) dut interrompre son enquête, les interrogés ayant réagi assez vivement.

Le premier personnage important que j'abordai au cours de démarches de ce genre fut Paul Bourget. Il se trouvait alors au Vésinet, dans une maison de santé où il résidait pour rester auprès d'un de ses proches parents, souffrant. J'étais extrêmement jeune et plein d'émotion à la pensée de me trouver devant un maître aussi prestigieux. Comme on m'introduisait, je tombai en arrêt devant une pancarte indiquant que, « dans l'intérêt des malades, il était interdit de parler de politique et de religion ». Une telle interdiction limitait péniblement le champ de l'enquêteur s'adressant à l'auteur du *Disciple*, et je sentis mon sujet me glisser comme de l'eau entre les doigts. Montant rapidement un escalier, je n'avais pas eu le temps de changer mes batteries quand j'entrai dans la chambre. Paul Bourget était assis devant une petite table couverte de livres et de papiers. Il me fit répéter mon nom, me demanda où j'avais fait mon service militaire, quelles étaient mes occupations et si j'avais l'intention de me marier. Après un questionnaire social rapide et précis, il me chargea de transmettre ses compliments à mon directeur et me dit au revoir avec beaucoup de bienveillance. Mon échec était total, j'avais été l'enquêté, non l'enquêteur.

J'allai demander une fois aux anciens lauréats du prix Goncourt quelle influence cette récompense avait exercée sur leur carrière. Je crois que j'ai déjà rapporté la réponse que me fit le bon Léon Frapié : « Jamais je n'aurais écrit ce que j'ai écrit par la suite si je n'avais pas obtenu le Goncourt pour la *Maternelle* ». M. Claude Farrère, nouvel académicien, avait, pour ainsi dire, oublié la distinction des Dix. Je lui fis remarquer qu'il était le premier prix Goncourt reçu sous la Coupole.

— C'est possible, me dit-il. Cela n'a aucun rapport.

Evidemment. Mais il fallait bien dire quelque chose. Nombre de mes enquêtés ne me laissaient pas patauger longtemps dans les banalités préliminaires :

— J'ai pensé qu'il vous serait commode de vous inspirer des quelques notes que j'ai préparées et que voici, me disaient-ils.

Et ils me remettaient, non des notes, mais des articles très complets, entièrement rédigés, comportant, outre les réponses aux questions prévues, le rappel de leurs œuvres complètes et même la description de leur personne et de leur habitation, avec des détails sur leur manière de travailler. N'étant pas venimeux de tempérament, je n'ai pas conservé ces documents, dont certains étaient savoureux. J'ajoute que je ne les utilisais guère, non pas tant par un souci exagéré de produire une œuvre originale qu'en raison de leur longueur, presque toujours très excessive. Je faisais ce métier avec soin, souvent avec intérêt, et, dans l'ensemble, les « clients » n'étaient pas trop mécontents.

L'un des moins satisfaits — cela s'arrangea par la suite — fut, un jour, Léon-Paul Fargue. Il avait ou il devait poser sa candidature à l'Académie française, et je l'avais interviewé à cette occasion. J'ose dire que mon article était « gentil ». J'avais brossé un portrait sympathique de ce malin bohème, je l'avais montré déambulant, noctambulant des Deux-Magots jusqu'au seuil de quelque salon, suivi du taxi qu'il attachait à ses pas de midi jusqu'à l'aube, tirant de ses poches des pneumatiques en souffrance depuis quinze jours, et surtout j'avais parlé de ses poèmes, de son incontestable don de prestidigitateur des mots. L'interview proprement dite avait pris la forme d'un itinéraire arrosé, à la fin duquel Léon-Paul Fargue, très en forme, déclamait son discours de réception sous la Coupole, morceau d'éloquence lardé de contrepèteries sensationnelles. Une allusion très discrète à ce chef-d'œuvre provoqua le drame. Je ne sais qui persuada à Léon-Paul Fargue, recalé comme Molière et comme Balzac, que mon article était la cause de son échec, et il vint me trouver à l'imprimerie du journal pour me faire une scène de reproches sanglants. Il s'adoucit pourtant peu à peu et il a certainement oublié tout cela.

Une autre fois, je demandai un rendez-vous à Jules Romains, pour causer avec lui du *Verdun* qu'il venait de publier dans *Les Hommes de bonne volonté*. M. Farigoule me reçut rue Pierre-Charron, dans l'immeuble somptueux du Pen-Club, alors abondamment subventionné par la S. D. N. J'avais entendu dire qu'il n'avait connu cette terrible bataille que de très loin, et sa description de l'enfer de Verdun, très fidèle au témoignage de nombreux anciens combattants, me paraissait d'autant plus remarquable. Je lui parlai des moyens d'investigation du romancier, du témoignage direct et de la recréation artistique, et je m'évertuai pendant près d'une heure à lui faire dire s'il avait été à Verdun ou non. Il me dit bien des choses extrêmement intelligentes et extrêmement intéressantes, et qui témoignaient d'une information et d'une compréhension rares des grands mouvements de notre siècle (j'imagine assez ce qu'il écrirait s'il était aujourd'hui en Europe au lieu d'être en Amérique), mais sans jamais se livrer, sans répondre une seule fois à ma question.

Le colonel de La Rocque était une vedette à l'époque où il publia je ne sais plus quel livre, d'ailleurs rédigé dans le charabia inimitable qui restera comme la seule originalité de cet ancien militaire. A lui aussi, je demandai une interview. Il me fit répondre : « Accordé, à condition que vous me soumettiez d'avance vos questions par écrit ». Il s'agissait de l'Etat, du capital et du travail, de la communauté nationale, *et cætera*. Ayant reçu mes questions, le colonel m'invita à déjeuner. Je ne l'avais jamais approché. Le lendemain du déjeuner, je donnai ma démission du mouvement des « Volontaires nationaux » auquel j'avais adhéré après le 6 février 1934. Comme dit le bon peuple, j'avais compris.

D'autres interviews, par contre, furent pour moi le commencement d'amitiés durables. C'est ainsi que je rencontrai un jour Marcel Aymé devant un vichy-fraise, dans un café de la rue Cadet. J'étais déjà enthousiasmé par ses dons extraordinaires, et, ne disposant d'aucune tribune de critique, je voulais au moins exprimer mon admiration dans la rubrique où j'avais accès. Le cher Marcel Aymé ne me rendait pas le travail facile. Il est de ces gens (ont-ils tout à fait tort?) qui pensent qu'il n'y a rien à dire sur ce que l'on a écrit. Je me battais les flancs pour lui arracher des phrases mémorables sur la création artistique, sur la poésie dans le roman, sur n'importe quoi qui m'aurait permis d'ajouter un peu à ma description de Marcel Aymé devant un vichy-fraise :

— Croyez-vous que le romancier doive s'inspirer des mouvements de son époque?

— Ça dépend.

— Mais ne pensez-vous pas que... ceci et cela?...

— Je n'y ai pas réfléchi. Je n'en pense rien.

Je me décidai finalement à rapporter l'entretien tel quel, solution qui avait au moins le mérite de la sincérité. Marcel Aymé n'avait d'ailleurs pas besoin qu'on le vantât, ce qu'il écrivait lui-même servait suffisamment sa réputation. Nous avons eu, depuis, des entretiens plus faciles, ce qui tendrait à prouver que l'enquête ou l'interview ne sont jamais que des entrées en matière.

Georges Blond.

◆ Madame Mary Marquet, de la Comédie-Française, signera son ouvrage : MES RÉCITALS, le lundi 5 juillet, de 14 à 18 heures, à la Librairie STOCK, place du Théâtre-Français.

VIENT DE PARAITRE
Vive la France!
par
Maurice-Ivan SICARD
Un vol. 27 fr.
Les Editions de France

MAUPASSANT CHEZ LES JUIFS

IL y aura, le mardi 6 juillet prochain, cinquante ans, jour pour jour, que s'endormait du sommeil sans réveil celui qui fut le conteur le plus célèbre de son temps et l'un des meilleurs de toute notre littérature. En prenant possession de Maupassant, la mort ravissait une dépouille d'où la raison s'était depuis longtemps évadée. Marquée par des instants de délire furieux et des séries d'horribles convulsions, l'agonie de l'écrivain avait duré dix-huit mois. La première manifestation évidente de la paralysie générale, la scène dramatique qui devait rendre urgent l'internement du malade, remontait, en effet, au 1er janvier 1892. De ce jour-là avait définitivement sombré dans une incurable démence la claire et lucide intelligence qui avait produit tant de fortes pages, enrichissant les lettres françaises.

Dans ses lettres à Jean Lahor, Maupassant parlait, en termes émouvants, du « malaise physique de cause inconnue, mais intolérable » qui, disait-il, faisait de lui un martyr. Il annonçait qu'il se savait « absolument perdu ». Il adressait à son médecin, ami et confident un adieu déchirant : « Je suis à l'agonie; j'ai un ramollissement de cerveau. C'est la mort imminente et je suis fou. Ma tête bat la campagne. Adieu, ami, vous ne me reverrez plus. »

S'il était, depuis longtemps, obsédé par l'angoisse exprimée avec des accents si poignants, on s'explique et l'on comprend le pessimisme qui caractérise toutes ses œuvres et se discerne jusque dans ses plus joyeux récits. Il surprenait chez un homme qui apparaissait à ses confrères et à tous ses contemporains comme un enviable privilégié de la fortune, en possession des dons les plus rares qui lui valaient succès fructueux et flatteuse célébrité.

Un chroniqueur, célèbre à la fin du siècle dernier, et en situation d'être bien renseigné, Henry Fouquier, a dit du romancier qu'« assez longtemps avant que sa raison s'égarât, les femmes avaient troublé sa vie, parce que, ayant commencé par les désirer sans tendresse, il ne sut pas, plus tard, les aimer assez simplement. Elles prirent une terrible revanche sur l'homme qui les avait d'abord un peu méprisées ».

Plus explicite fut Jean Lorrain qui, dans un de ses fameux *Pall-Mall semaine* signés « Raitif de la Bretonne », montrait l'auteur de la *Maison Tellier* « attiré vers les halls princiers et le luxe de serre chaude du faubourg Saint-Honoré où Paul Bourget et lui passionnaient alors la haute société israélite. Maupassant devait rencontrer la femme, la capricieuse et l'ennuyée, dont la fantaisie féroce hâta le déséquilibre du pauvre grand écrivain. C'est à une mondaine que la littérature doit la disparition si prompte et si inattendue du talent de Maupassant... » Et Jean Lorrain racontait que, dans ce milieu juif, Maupassant, et Paul Bourget par surcroît, furent victimes de « quelques mystifications féroces ». Celle-ci entre autres :

« Pour une soirée de fêtes, chez une des soi-disant ferventes de l'écrivain, la maîtresse de maison, Mme C... d'A..., avait exigé des hommes l'habit de couleur. L'entourage de la dame voulait voir l'auteur de *Boule-de-suif* en habit mauve. Mais, Maupassant sorti, on se donna le mot, et tous les invités mâles convinrent qu'ils viendraient tous, eux, en habit noir. Et le soir du fameux dîner, Bourget et Maupassant eurent le dépit et l'ennui d'être les seuls costumés, déguisés presque, dans leurs habits fleur-de-pêcher et pervenche, au milieu d'une foule impeccable en fracs noirs... Ils furent ainsi les bêtes curieuses de cette fête, bel et bien organisée par des mondains contre deux hommes de lettres. »

M. Georges Normandy, auquel on doit un magistral ouvrage sur *Maupassant intime*, précise que ce dernier fréquentait surtout le salon de Mme Cahen d'Anvers, qui favorisa beaucoup les premiers succès de Paul Bourget — Mme Cahen, dont le beau-frère, Albert Cahen, avait rang de compositeur mondain... — celui de Mme Strauss, née Geneviève Halévy... »

Ouvrons maintenant la *France Juive*, où le génial Drumont parlant de Paul Bourget dit, en effet, qu'il « fréquente chez les Ephrussi et les Cahen, où des femmes de remisiers, charmées d'être prises pour de vraies grandes dames, compatissent par un échange de concessions à un vague à l'âme légèrement affecté, à un dandysme qui sent un peu le maître d'étude habillé à la confection ». Drumont ajoute que, « dans ce monde juif, dans ce monde improvisé et très vieux, né d'hier, mais né décadent, anémique et fané..., l'écrivain n'est apprécié que d'après ce qu'il gagne, la peinture n'est appréciée que pour ce qu'elle coûte ».

Le malheureux Maupassant devait donc rencontrer dans ces salons juifs, où il avait la candide illusion de fréquenter le grand monde, la femme dangereuse dont « la fantaisie féroce », au dire de Jean Lorrain, « hâta le déséquilibre » de l'écrivain. M. Georges Normandy, dans son livre, la désigne par de simples initiales : « Cette superbe Mme K... (née W...), Juive russe ou polonaise, la plus belle femme du moment... Faut-il rappeler que le mari de cette admirable créature devint fou et fut enfermé, avant Maupassant, dans la maison de santé de Passy?... »

Mettons les points sur les i : cette « superbe Mme K... (née W...) » était une certaine Marie Kann, née Worchawsky, Juive russe; elle était la tante d'Ida Rubinstein et sa sœur était Mme Albert Cahen.

Ce sont ces deux sœurs qui, la nuit de Noël, du 24 au 25 décembre 1891, vinrent réveillonner aux îles Sainte-Marguerite avec Guy de Maupassant et qui, le lendemain, regagnèrent précipitamment Paris. On le sait par une lettre de Mme de Maupassant, la mère du romancier, qui disait « qu'après ce réveillon maudit, dès le lendemain, par le premier train, ces femmes du meilleur monde, deux sœurs, l'une mariée, l'autre veuve, repartirent pour Paris, sans dire pourquoi. Bien qu'en visite avec moi elles n'ont plus jamais donné signe de vie... Pas même une carte après la catastrophe!... La mort même ne sembla pas les avoir désarmées ».

Le baron italien Albert Lumbroso, auquel on doit la publication de cette lettre, ajoute dans ses intéressants *Souvenirs sur Maupassant* : « Tandis qu'agonisait l'âme géniale, la femme s'enfuyait en une épouvante d'enfant qui, ayant étouffé de baisers son oiseau favori, se cache pour ne pas le voir expirer. »

De son côté, M. Lucien Descaves — après avoir rappelé combien l'auteur de *Bel Ami* se complaisait dans la société des mondaines, mais n'y avait trouvé qu'amertumes et déboires — M. Lucien Descaves prenait cet engagement : « Je raconterai un jour une scène effroyable, terminée par un coup de marteau, peut-être décisif, qu'une coquine asséna sur cette belle intelligence, déjà chancelante... C'est d'une cruauté sauvage, inouïe! » Mais M. Lucien Descaves n'a jamais, que nous sachions, raconté la scène à laquelle il faisait allusion. Souhaitons qu'il en ait consigné le récit dans le *Journal* qu'il tient peut-être à la façon des Goncourt ou dans les *Souvenirs* qu'il entend ne publier qu'à son heure!

Quoi qu'il en soit, si des obscurités subsistent sur ce que furent les dernières journées de Guy de Maupassant avant son internement, un fait est certain, un point est acquis : c'est dans un salon juif qu'il fit la rencontre de la femme dont la fréquentation devait entraîner la perte de sa raison et cette femme fatale était elle-même une Juive...

Paul Mathiex.

Quat-z-Arts

◆ *Le 25 juin a été inaugurée, au Musée Cognacq-Jay, une exposition consacrée aux « Anciens Couvents de Paris » et organisée au profit de l'Entr'Aide des Artistes.*

Cette importante exposition dégagera le rôle joué par les abbayes dans la formation et le développement de notre capitale. Elle permettra de mesurer l'influence exercée par les grands théologiens du moyen âge sur l'Université à ses débuts et fera mieux comprendre le Grand Siècle dont le mysticisme se développa à l'ombre des multiples couvents de Paris.

Cette exposition sera ouverte jusqu'au 30 septembre.

L'ARC-EN-CIEL (17, r. de Sèvres - 6e). — Jusqu'au 15 juillet. Exposition des photographies Luc DERICHE.
GALERIE CHARPENTIER (76, Fg St-Honoré). — Exp. « Jardins de France ».
GALERIE DROUANT-DAVID (52, Fg Saint-Honoré). — Exposition de Groupe.
GALERIE « NOS PEINTRES » (2, rue La Boétie). — Artistes contemporains.

GALERIE PARVILLEE
104, Bd Haussmann - Tél. : Eur. 37-07
L'EAU
vue par les Peintres contemporains et quelques Maîtres du XIXe siècle
Jusqu'au 24 Juillet

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg Saint-Honoré
JARDINS DE FRANCE
TOUS LES JOURS SAUF LE LUNDI

CHEZ RENE DEBRESSE
Les prix littéraires décernés aux auteurs de cette jeune et active maison d'éditions ne se comptent déjà plus. Après Mes Evasions de Robert Gaillard, lauréat du Prix Renaudot, Horizons et perspectives littéraires du Dr Guillaume Ducastel, voici que l'Académie française vient de couronner l'importance étude sur Maassillon de Jean Champomier et d'accorder le prix Monthyon à Pierre Bruneteau pour son récit: J'ai deux enfants.

ROBERT BARROUX
LES ASSISES DE LA FRANCE ROYALE
« La création de la France par le secours constant des clercs et des saints, fut l'œuvre de dix siècles, au cours desquels se constitua la civilisation gallo-chrétienne. »
LIBRAIRIE PERRIN 21 frs

LA LIBRAIRIE DU MARÉCHAL
2, rue de l'Abbé-de-l'Epée, Paris (Ve)
ACHÈTE ET REVEND
tous les livres d'étude à leur valeur réelle

VIENT DE PARAITRE
« Les grands marins »
LE MARÉCHAL DE TOURVILLE ET SON TEMPS
par
LA VARENDE
de l'Académie Goncourt
Un vol. in-8° 50 fr.
Les Editions de France

FIN D'ANNEE SCOLAIRE !
Le meilleur moment pour vendre vos livres de classe chez
Métro : ODEON JOSEPH GIBERT ODEON 97-50
26-30, Boulevard SAINT-MICHEL

Vient de paraître :
Quelques maximes
par André SIEGFRIED
Un vol. : 50 fr.
Elegies romaines de Gœthe
Traduites par V. BERNARD
Un vol. : 40 fr.
Sous presse :
LES POÉSIES DE SAPPHO
Illustrées par J. CHIEZE
750 exemplaires sur vergé 200 fr.
JACQUES HAUMONT
48, rue Boissonade — PARIS

A la recherche des «Phares»

UNE revue de la zone Sud, une revue de jeunes — au sens où le mot s'appliquait aussi à feu le Général Secrétaire à la Jeunesse, M. Georges Lamirand — consacrait récemment une enquête aux chefs de file dont se réclamerait aujourd'hui la génération de ceux qui avaient entre dix-sept et vingt ans au moment de l'Armistice. C'est là un bon sujet d'étude. Les jeunes Français sont évidemment contraints d'aller demander aux livres ce qu'on ne leur offre pas ailleurs. Alors que leur cadeau de majorité fut la défaite de leur patrie, ou depuis, son enlisement lent et sûr tellement plus grave que la débâcle, les meilleurs d'entre ces garçons ont ardemment souhaité des tâches à la mesure de l'événement; examinez pourtant le bilan des tentatives officielles avec leurs piétinements en forme d'alerte pieuse, les bavardages perpétuels, les bains forcés de paperasserie, les distributions de guêtres blanches, de bérets, de ronds de cuir et de sifflets, tout cela se solde finalement par une inaction totale, comme si l'emblème proposé à des milliers de gaillards à sang chaud était un éteignoir géant. S'étonnera-t-on que leurs yeux se tournent vers d'autres horizons?

■ ■

La revue sudiste nommait donc d'abord quatre écrivains promus au rang de guides : Brasillach, Céline, Drieu La Rochelle, Montherlant. Le choix n'est certes pas pour nous déplaire mais dès l'abord il répugnait à l'enquêteur. Ce personnage mérite, en effet, d'appartenir à la caste de mandarins dont l'inutilité saute aux yeux (quand ce n'est pas la nullité) mais dont la présence aux leviers de commande, de l'échelon national aux sphères de chef-lieu de canton, ne se justifie que par décret et pour des raisons budgétaires. Ici, la règle veut que règne le sommeil, tel dans un bureau d'octroi de petite ville, mais le fonctionnaire n'en prétend pas moins user de ses prérogatives, à ses heures et selon la majesté requise. Il resterait aux jeunes la permission de contempler les visages de la hiérarchie en place sous le signe d'un pas en avant pour deux pas en arrière, les jarrets tendus, le regard fixé à quinze pas, conformément à la tradition des adjudants.

L'enquêteur évoluait à l'aise au milieu de pareils principes, partagé entre un vieux penchant naturel pour la solennité creuse et boursouflée du pion et un sentiment de répulsion à l'égard de rebelles capables de goûter Céline ou Brasillach. La discipline exigeait sans doute, d'après lui, qu'à l'âge des grands élans de l'âme, des enivrantes chansons de la camaraderie, de l'amitié, des amours, du goût du risque, du don total, le garçon de vingt ans fit ses délices des *Murs sont bons*, de M. Henry Bordeaux, ou des *Essais de théâtre*, de l'honorable M. Jean-Michel Renaitour. Au nom de quoi, brandissant son porte-plume avec la fougue d'un conservateur des hypothèques, le journaliste vichyssois balayait d'un revers de main les quatre auteurs déjà nommés, comme gens sans importance et d'ailleurs dépourvus de toute charge officielle.

Je me souviens que le pauvre bougre reprochait surtout à Brasillach d'avoir écrit dans son roman *Comme le temps passe* un chapitre intitulé *La nuit de Tolède* dont une jeune femme charmante me disait un jour qu'elle l'aimait plus que le chant du rossignol, mais comme les pages de notre ami ne correspondent pas précisément aux soucis des collégiens à casquette du répertoire, niais et boutonneux, le pion du Sud se retenait mal de ne pas jeter la belle aventure nocturne dans le sac des œuvres obscènes. Un traitement semblable attendait Céline, Drieu La Rochelle et Montherlant et la revue « jeune » conclura bientôt, j'imagine, que le meilleur guide à l'usage des jeunes Français de 1943 demeure une manière de *Règlement sur le service intérieur* 1892, modifié 16, revu et adapté aux circonstanes, agrémenté d'un brin de Botrel, d'un souffle de Giono, d'un effluve mistralien, enrichi d'alexandrins d'Aragon nouvelle formule.

■ ■

Les jeunes, grâce à Dieu, sont quelques-uns à rire de pareilles niaiseries proclamées par des Tartufes au petit pied, dans les coulisses de camps ou d'écoles qui ressemblent à des annexes de patronages contemporains de Mac-Mahon. Mieux que certains chefs incapables, ils se rendent compte du temps gaspillé, des volontés généreuses repoussées ou méconnues, ils peuvent parfois se croire isolés ou trahis au sein d'une masse amorphe qui préfère bêler, ramper, s'abandonner, mais les vaillants ne renoncent jamais à la soif de lumière et la parole de Baudelaire semble décrire leur combat :

C'est un cri répété par mille sen-[tinelles.
Un ordre renvoyé par mille porte-[voix :
C'est un phare allumé sur mille ci-[tadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans [les grands bois.

Au plus profond de leur nuit présente, les garçons cherchent des phares.

Je n'ai pas l'intention de disserter sur la part solide que peuvent fournir aux jeunes Français de la défaite la pensée hautaine ou rude de Montherlant et de Drieu La Rochelle, le grondement terrible de Céline, la moisson d'images exaltantes de Brasillach. Dans ce journal à qui tant de jeunes font confiance, vers lequel ils viennent surtout aux heures noires, lorsque, par exemple notre Empire fut joué aux osselets, comme la robe sans couture, par des gredins à képis, ils nous parlent souvent des aînés, de ceux qu'ils vénèrent, de ceux qu'ils méprisent. Cela nous reporte vers un autre temps, à l'époque du règne de Sarraut, après qu'eut sombré le soleil en simili de Tardieu, quand le hideux corbeau Mauriac nous traitait de « jeunesse sans maîtres ».

■ ■

Eh oui! garçons, il s'agit de les bien choisir, vos guides! Mieux vaut que leur musique soit cruelle, plutôt que de bercer et d'engourdir. Je me souviens qu'au stade le plus brillant de l'ère vichyssoise, quand les mondaines coudoyaient les maîtres chanteurs et l'Académie, que, sous les ombrages du Parc, Jeanneney croisait le cardinal Gerlier, que des généraux dotés d'une nouvelle étoile ou d'une plaque de Légion d'honneur s'entretenaient de l'avenir français avec des abbés démocrates et des banquiers, une fringale subite de Péguy s'abattit sur la capitale repliée. On s'arrachait dans les librairies avec une égale fureur, les anthologies péguystes et les derniers romans policiers. D'agiles hypocrites pensaient sans doute déjà que la cantilène de la résignation engendrerait des ronronnements sans danger et qu'elle ramènerait d'éventuels insurgés vers les vieux brancards de la servitude, si tragiquement pourris et souillés de sang. On ferait jouer à Péguy le rôle de Déroulède, pourvu qu'il aidât à enrayer les tentatives de sursaut, la révolte instinctive contre tout ce qui venait d'étaler, dans l'horreur de juin 1940, son énorme bêtise et sa malfaisance criminelle.

Seulement, comme disait le traître Bernanos — ce Lucifer tombé au rang de Satan, tout comme l'autre, par orgueil — on doit la vérité aux morts et Péguy n'est certainement pas le maître à proposer à des garçons dont le destin sera de se battre en des efforts obscurs, humbles, infinis, pour réveiller leur pays au fond du gouffre, à des garçons qui devront voir clair et loin et qui auront à manier la hache. Le cher Péguy, le poète de Chartres et de Jeanne, l'artisan pauvre et têtu des *Cahiers*, ne préfigure pas le révolutionnaire d'aujourd'hui, l'homme qui veut maintenir malgré tout, en dépit de tous, la vie d'un peuple saigné de son sang et de sa force. Quand Péguy s'est abattu, la face contre terre, au mois de septembre 1914, il savait depuis longtemps qu'il allait au devant d'une mort acceptée comme un rachat pour la faute des imbéciles, il avait longuement contemplé et désiré peut-être cette compagne proche et secourable.

On lisait Péguy aux bords de l'Allier, mais on ne citait jamais ce réquisitoire qu'est l'*Argent*. Et la vérité n'y manque pas pourtant.

On ne saurait trop le redire, écrivait le vieux lutteur. Tout le mal est venu de la bourgeoisie. Toute l'aberration, tout le crime. C'est la bourgeoisie capitaliste qui a infecté le peuple. Et elle l'a précisément infecté d'esprit bourgeois et capitaliste.

Seulement, qui lit l'*Argent* plus avant s'aperçoit vite que Péguy vivait dans les nuées d'une « bonne » république et qu'il a ignoré la solution d'un problème capital : le problème juif.

Mieux vaut donc pour les êtres libres se tourner vers d'autres phares. Il y a plus de substance dans une page du *Testament d'un Antisémite* de Drumont, dans n'importe quelle page de Céline que dans le fatras des rapports des enquêtes et projets sortis depuis trois ans des cerveaux fumeux de prétendus chefs et mandarins.

Le sirop dont on abreuve les jeunes mène à une autre fadeur, celle du sang. Le fer rouge a d'autres vertus salvatrices et l'heure sonne où la lucidité totale va être la suprême chance de salut.

Henri Poulain.

VIENT DE PARAITRE
G. DE RAULIN
JEAN BART
CORSAIRE DU ROI
Illustrations de L. HAFFNER
PRIX DE L'ACADEMIE DE MARINE 1943
Un volume broché de 286 p... 24 fr.
RENÉ DE NARBONNE
LE DESTIN DES AILES
Préface de Jean AJALBERT de l'Académie Goncourt
Un volume broché de 256 p... 24 fr.
BAUDINIÈRE 27 bis, rue Moulin-Vert PARIS

ÉDITIONS du LIVRE MODERNE, 9, r. Antoine-Chantin, Paris-14e
Les Éditions du Livre Moderne créent la
COLLECTION D'HISTOIRE & DE CRITIQUE
dans laquelle alterneront des Études historiques et critiques de grande classe
Vient de paraître :
JACQUES ROUJON
LOUIS XIV
Complet en 2 volumes, grand format, de 450 pages avec deux portraits
Prix de chaque volume .. .. 85 fr.
En préparation :
MAURICE BARRÈS. par Ramon FERNANDEZ
NOVALIS.. .. .. par Pierre LAFUE

UNION FRANÇAISE POUR LA DÉFENSE DE LA RACE
un bouclier une épée contre le juif!
21, rue La Boëtie

VIENT DE PARAITRE CHEZ
PIERRE LAGRANGE
91, Avenue de Clichy - Paris
ENTRE - DEUX - MONDES
par André MASSON
Le livre de raison du Commissaire Général aux Prisonniers de Guerre
Un vol. 40 frs.
ABEL HERMANT de l'Académie Française
UNE VIE . TROIS GUERRES
TÉMOIGNAGES et SOUVENIRS
in-oct. carré 75 Frs
ROBERT GAILLARD (Prix Théophraste-Renaudot 1943)
St JEAN - JACQUES
ROUSSEAU et Mme DE WARENS
Un vol. illustré de 3 hors-texte : 50 Frs
INA SEIDEL
LE RETOUR
Traduit de l'Allemand par Edith Vincent 40 Frs.
HENRY CHAMPLY
LA FEMME DE QUI ?
RÉCIT LÉGENDAIRE
Un fort volume : 60 Frs
Sous presse
SERGE LIFAR
TERPSICHORE DANS LE CORTÈGE DES MUSES
Un vol. illustré de nombreux hors-texte 45 Frs
En Souscription :
Edition de luxe, 24 dessins originaux par Robert WLERICK avec un texte inédit de René Héron de Villefosse sur la sculpture et le dessin. 100 ex. L'album . . 1.600 Frs